

## Alcool et politique dans l'atelier. Une usine de carrosserie dans la décennie 1980

In: Genèses, 7, 1992. Lieux du travail. pp. 94-128.

---

Citer ce document / Cite this document :

Pialoux Michel. Alcool et politique dans l'atelier. Une usine de carrosserie dans la décennie 1980. In: Genèses, 7, 1992. Lieux du travail. pp. 94-128.

doi : 10.3406/genes.1992.1108

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes\\_1155-3219\\_1992\\_num\\_7\\_1\\_1108](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1992_num_7_1_1108)

---

# ALCOOL ET POLITIQUE DANS L'ATELIER

UNE USINE  
DE CARROSSERIE  
DANS LA DÉCENNIE 1980

*Michel Pialoux*

**C**OMMENT prendre du travail ouvrier une vue comme « de l'intérieur » ? Comment restituer les conditions pratiques dans lesquelles les ouvriers sont pris lorsqu'ils doivent se soumettre aux rythmes et aux exigences de la production taylorisée ? Comment rendre compte à la fois de la nature de cette soumission – inéluctable – et de la façon dont l'ordre ainsi imposé est « aménagé », « apprivoisé », et de ce fait même devient supportable<sup>1</sup> ?

Parmi les petits compromis permanents qui font la vie sociale – et secrète – des ateliers, ceux qui se nouent autour de l'alcool constituent un fil particulièrement efficace pour tenter cette analyse : ils échappent en effet aux discours constitués, aux tentatives de codification écrite ; jamais fixés, ils relèvent du rapport de forces au jour le jour et, s'inscrivant dans une « négociation » plus large, ils en sont comme une expression condensée et discrète. Ces caractéristiques font des pratiques de consommation d'alcool, qui se transforment et dont le sens se modifie au fil du temps et en fonction des changements dans l'ensemble des relations sociales, une réalité instable et ambiguë à laquelle on ne rendrait pas justice si on lui appliquait des interprétations hâtivement rigides ou essentialistes. Le risque est grand d'y lire l'effet d'une « identité » ouvrière cristallisée autour de pratiques semi-déviantes et stigmatisées ou d'une résistance mythifiée qui trouverait par excellence dans l'alcool son support et son expression privilégiée.

De fait, les analyses centrées autour de l'alcool donnent souvent l'illusion qu'il s'agit d'un véritable « objet » et qu'il y aurait « un » rapport spécifiquement ouvrier à l'alcool. En réalité, l'alcool ouvrier offre de multiples facettes qui gagnent à être, à chaque fois, resituées dans des ensembles différents de pratiques analogues. Ainsi, une pratique provocatrice de l'alcool dans l'atelier doit être mise en relation avec des pratiques collectives rendues possibles par un certain état des relations dans l'usine (comme la mise en commun de journaux ou de pots de Nescafé) ou avec d'autres pratiques militantes (comme le geste de tendre un tract

1. Cet article n'aurait pu être écrit sans la collaboration de Florence Weber qui m'a aidé à toutes les étapes de sa rédaction. Il s'inscrit dans une réflexion plus large que nous menons depuis plusieurs années et dont on trouvera un écho dans le texte « Crise du syndicalisme et dignité ouvrière », *Politix*, n° 14, 2<sup>e</sup> trimestre 1991. Par ailleurs, ce texte ne prend sens qu'en référence à une recherche en cours entreprise depuis 1988 avec Stéphane Beaud – que je remercie également pour les nombreuses améliorations qu'il a apportées ici – sur le terrain de Sochaux-Montbéliard. Sur cette recherche, on lira « L'esclave et le technicien, démobilisation collective et démolition individuelle », *Autrement* : « Ouvriers, ouvrières », janvier 1992 ; et « Changements techniques et usure au travail », *Critiques sociales*, n° 1, avril 1991.

au contremaître). D'autre part, le risque de « sombrer » dans un alcoolisme pathologique devrait, lui, être pensé en analogie avec la drogue. Quant à la consommation d'alcool comme condition nécessaire d'une prise de parole, elle devrait être resituée dans l'ensemble des ressources disponibles qui permettent à un individu de s'exprimer en public – comme une façon de surmonter l'absence de telles ressources.

L'acte de boire de l'alcool ne semble pouvoir être analysé comme un tout que lorsqu'il est constitué, comme il l'est de longue date en France, en « question » politique et sociale<sup>2</sup>. Plutôt que de chercher une unité à des phénomènes situés dans des ordres différents, on suivra ici, sans aucune prétention à l'exhaustivité, certaines pistes ouvertes par une longue enquête menée depuis 1983 auprès d'ouvriers et de militants ouvriers de Sochaux, qui a pris d'abord la forme du recueil d'un témoignage sur le travail d'OS, liée à l'analyse d'une biographie singulière<sup>3</sup>, et qui s'est ensuite élargie à un ensemble de militants, en une série de longs entretiens répétés, puis à l'ensemble des ouvriers de Peugeot. Depuis les premiers entretiens avec Christian Corouge jusqu'aux derniers développements d'une enquête récemment entreprise sous forme d'un travail statistique auprès d'enfants d'ouvriers, une des préoccupations constantes fut de penser ensemble des domaines habituellement séparés, travail ouvrier et politisation ouvrière, rapports sociaux dans l'usine et conditions de vie et d'existence sociale à l'extérieur de l'usine, transformations morphologiques du groupe ouvrier et configurations des qualifications et des rapports de force dans l'usine. La durée de l'enquête permet en effet de prendre en compte les modifications permanentes qui interviennent dans les ateliers et de les mettre en rapport avec les transformations qui affectent à la fois localement et nationalement le groupe ouvrier. Une enquête longue ne permet pas de maintenir la fiction d'un ouvrier abstrait qui serait défini seulement par l'organisation du travail à laquelle il est soumis.

Aussi les pistes ouvertes, autour de l'alcool, par les entretiens qui vont être présentés ici sont-elles tournées dans ces directions qui sont celles de l'enquête elle-même : place de l'alcool dans les interactions nouées dans les ateliers, qui varient avec les rapports de force politiques (et en particulier dans les rapports avec les

2. Pour une analyse d'une période cruciale dans la constitution de la question de l'alcool, cf. l'introduction d'Alain Cottureau à la réédition du livre de Denis Poulot, *le Sublime*, Paris, Maspéro, 1980 (1<sup>re</sup> éd. 1870).

3. Cf. Christian Corouge, Michel Pialoux, « Chroniques Peugeot », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1984-1985, n° 52-53 (p. 89-95), n° 54 (p. 57-69), n° 57 (p. 108-128) et n° 59 (p. 72-74) et « Un témoignage : le droit d'expression aux usines Peugeot de Sochaux », *Critiques de l'économie politique*, n° 32, 1985, p. 55-81. Cf. aussi « Peugeot-Sochaux, le sens d'une grève », *Collectif*, n° 9, novembre 1989, p. 6-18.

*Lieux du travail*

M. Pialoux  
*L'alcool dans l'atelier*

agents de maîtrise), dans une première partie ; transformations des modes de consommation d'alcool en lien avec l'usure au travail, le vieillissement biologique et social, les effets de domination symbolique exercés par les nouvelles techniques, les nouveaux clivages entre ouvriers, dans une seconde partie ; importance de l'alcool dans les prises de parole et effets de désocialisation, y compris politique, produits par une décision individuelle de désintoxication...

Autant les possibilités de jeu avec les règles de l'atelier semblent s'accroître ou se réduire en s'ajustant aux fluctuations des rapports de force dans l'atelier, autant il semble que ce vieillissement des OS soit un processus massif (qui déborde sans doute le cas particulier de cette usine), engagé depuis plus de dix ans et dont rien n'annonce le retournement. Dans un contexte de non-renouvellement de la main-d'œuvre ouvrière (sinon par les mouvements erratiques d'embauche d'intérimaires) un fait central, mis au jour par la forme même qu'a revêtue l'enquête, est celui du vieillissement des ouvriers. Ce sont les mêmes ouvriers – pas des ouvriers abstraits – qui sont confrontés à leur travail et, que celui-ci ait changé ou non, ce sont d'abord eux qui ont changé : ils ont vieilli physiquement et socialement ; ils se sentent plus enfermés que jamais dans leur usine, voire dans leur poste de travail. Et leur vieillissement, individuel et collectif, pèse d'autant plus lourd que les conditions politiques et les formes de conscience sociale se sont transformées, contribuant à leur dévalorisation et transformant leur avenir objectif en même temps que leur avenir subjectif se rétrécissait.

La situation de « travail » ne se définit pas purement dans un rapport technique à des objets ou à des machines médiatisé par un appareil d'encadrement qui serait la simple courroie de transmission des ordres venus d'en haut. Une analyse un peu précise des conditions dans lesquelles l'alcool est consommé, en obligeant à s'interroger sur la complexité des relations entre ouvriers et petite maîtrise – sur fond de proximité sociale et de distance hiérarchique – fait entrevoir certains aspects des conditions réelles du maintien de l'ordre de l'usine<sup>4</sup>. Et la « conscience ouvrière » ne peut pas non plus se réduire à ses moments officiellement « politiques » ; ici aussi, la question de l'alcool renvoie immédiatement aux solidarités « infrapolitiques » et aux

4. C'est la même question que pose Alf Lüdtke, dont on lira, en français, « Le domaine réservé : affirmation de l'autonomie ouvrière et politique chez les ouvriers d'usine en Allemagne à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle », *le Mouvement social*, n° 126, janvier-mars 1984, et « La domination au quotidien », *Politix*, n° 13, 1<sup>er</sup> trimestre 1991.

conditions générales de l'existence ouvrière, tant hors de l'usine que dans l'usine<sup>5</sup>.

## L'alcool comme provocation

Juillet 1986, un samedi après-midi. Christian C. vient de reprendre son travail à l'usine après six mois de congé ; il travaille dans l'atelier de garniture mais sur un poste de retouches, beaucoup moins dur que celui qu'il occupait auparavant ; il n'est plus délégué et il a pris une certaine distance avec le militantisme. Il m'emmène voir Georges, OS au châssis, délégué CGT, militant PC, avec lequel il est lié par de très anciennes relations de camaraderie. Nous nous mettons à parler, le magnétophone tourne depuis une heure ; tout le monde l'a oublié. Les deux copains parlent de l'ambiance des ateliers : on est à quelques jours des vacances, l'atmosphère n'est pas tendue. On parle des autres militants, des délégués ; les anecdotes s'enchaînent ; vie privée, démêlés avec les chefs, tout se croise. Soudain la conversation vient sur l'alcool, sa consommation dans l'atelier, sans que personne l'ait prémédité. Je relance par quelques questions, Christian C. a le souci de me donner des explications « complémentaires ». Mais il est clair que les deux amis prennent du plaisir à évoquer, pour eux-mêmes et sans trop se préoccuper de ma présence, ces moments forts de la vie dans l'atelier.

P. – [...] Legrand il se met à l'eau ?

C. – Les traditions se perdent ! [rires] On avait réussi quand même en garniture... Peugeot a toujours provoqué une situation qui amenait à... Tout le monde se planquait dans son coin. Nous on avait une table-bar, mais exprès, installée là, qui y restait en permanence, tout le monde le savait.. Mais toute la maîtrise d'atelier qui n'osait jamais, jamais s'approcher... Même quand les copains venaient, Georges, Étienne... On buvait un coup, quoi, et puis c'était tout...

P. – Ça avait un côté, un peu, de défi ?

C. – Ah oui, vraiment de provocation même, on aurait pu aller boire un canon dans un coin, mais là c'était vraiment en plein... Et c'est toujours resté comme ça. Je sais pas ce que ça deviendra, mais..

G. – Au châssis, c'est la même chose, on met les verres sur la table, on va chercher le litre dans le frigo. [à Christian] Et toi, tu viens, tu t'assois, tu bois un coup... Et c'était un peu la même chose...

P. – Ça a un côté un peu de défi ?

C. – Oui, oui, ça a un côté : ils peuvent tout imposer, mais de toute façon, y a quand même des limites...

5. Sur le rapport, aux États-Unis, entre solidarités ouvrières et culture politique, cf. Rick Fantasia, *Cultures of Solidarity: Consciousness, Action and Contemporary American Workers*, Berkeley-Los Angeles, University of California Press, 1989.

## *Lieux du travail*

M. Pialoux  
*L'alcool dans l'atelier*

G. – Y a même un peu de provocation, là-dedans, parce que je dirais, des fois, quand on voit B. le chef d'équipe, on l'appelle pour boire un coup. Mais, je te dirais, le chef d'équipe... on boit du rouge... ça va. Le rouge ça va ! Ce qu'ils veulent pas, c'est le pastis, le Ricard. Ah le Ricard ! Une fois, on était en train tranquillement de boire le pastis, il arrive comme un fou... Depuis là-bas... c'est un chauve, le contremaître de la chaîne d'à côté lui avait téléphoné au chef d'équipe, on l'a su après. "Enlevez ces tables... je veux pas voir ça." Nous : "Quoi on boit un coup, c'est un anniversaire"... "Je m'en fous, c'est interdit, je veux pas le savoir." Bon, il s'en va... il s'en va [rires]. Aussitôt qu'il est reparti [rires], on a rebu un coup...

P. – Et ça c'est récent ?

G. – Y a deux semaines [rires]. Le chef d'équipe qu'on avait avant, il était un peu con sur les bords, quoi... Il buvait quand même un coup, il descendait pas au bar mais il buvait un coup... Il était là, il prenait son verre en se cachant [il fait les gestes de quelqu'un qui cherche à se dissimuler...]. Celui qu'y avait avant, il paraît qu'il est allé se faire désintoxiquer ; il est pas méchant, mais il est trouillard... Il suffit qu'il y ait un contremaître qui lui dise de faire comme ça... C'est ça qu'il aime pas, le pastis. Tiens hier, on a bu un pastis... à 5 heures, arrosé d'eau, c'est pas mauvais, au mois de juillet [rires]. Le pistoleur qui est en cabine... Je lui ai amené du pastis dans sa cabine... Il prend son "quart" avec un peu de pastis comme ça dedans... il va pour le vider dans sa cabine... Hop ! le chef d'équipe était déjà dans sa cabine : "Tu sais bien que je veux pas voir ça ici", qu'il dit. "Eh ! mais j'ai bien le droit de lui offrir un verre de blanc à mon copain..." [rires]. Mais aussitôt que je suis revenu à mon poste, le chef d'équipe est venu pour voir si on buvait, ce qu'on buvait.

C. – Ils savent exactement où ça se passe, mais ils tablent exactement sur les rapports de force pour savoir s'ils peuvent le supprimer ou pas...

G. – Il a bien vu les verres posés, qu'il y avait 4 ou 5 verres sur la table donc... Il sait très bien qu'à 4 ou 5 heures c'est l'heure du pastis mais il a pas vu le pastis dedans... Et puis il n'a rien dit... mais il est reparti... et aussitôt qu'il est reparti... bon, on prend une ration [de pastis]... et puis on boit notre coup... C'est une question de... de... je sais pas, quoi. Le rouge il dira rien. Mais le pastis, c'est interdit de l'amener. C'est interdit dans nos armoires. Le rouge, t'as droit à un demi-litre, donc ils peuvent pas savoir combien t'as bu déjà, c'est pas contrôlable, tandis que le pastis, c'est formellement interdit.

P. – Et ils peuvent vous mettre des avertissements, des jours à pied ?

G. – Non... ils gueulent, ça s'arrête là... Une fois il m'a dit...

C. – [coupant en riant] "Je te ferai un rapport."

G. – Non, il n'a pas dit ça... Il m'a dit : "En tant que délégué, vous êtes responsable. – De quoi que je suis responsable ? – De ça, je veux pas voir ça ici." Alors moi je lui dis : "Je bois pas le coup si vous me le dites, mais que je sois responsable des autres, alors ça c'est un peu fort, hein ?"

C. – Quand X était président du CHS, un jour ils nous convoquent avec P. [délégué CHS comme C.] dans l'après-midi à 1h 30. Merde ! Tu finis ta journée quand tu es du matin à 1h 12. Le temps de partir, d'acheter deux bières, et puis de rentrer, quoi. On pose nos deux canettes sur la table, et puis on commence à dire : "C'est quoi ? Pourquoi qu'on est convoqué ?" Alors eux : "Vous savez que c'est interdit, enfin..." Nous : "Mais nous on va pas voir ce que vous buvez dans vos bureaux, nous ? On se cache pas, nous"... Parce que eux dans les bureaux, ça se cache mais ça se fait aussi. Le pastis avant, c'était souvent un peu un privilège des bureaux. Ils veulent se le réserver et les mecs d'atelier ont droit qu'au rouge.

P. – Vous n'êtes jamais passé au whisky ? [rires]

G. – Le chef d'atelier, S., "gratte-couilles" comme on l'appelle... lui c'est au whisky qu'il fonctionne. Il se pète la gueule au whisky. Bon, c'est une question de moyens, de standing...

C. – Mon contremaître, "le bohémien", lui il aime autant boire un canon avec les gars... Lui ça se voit qu'il suce pas de la glace... [rires] [à S.] Non, mais vous, vous n'avez pas ce genre de mecs au châssis. C'est bien pour ça qu'ils les camouflent en garniture. La dernière fois je l'ai vu sortir au casse-croûte. On est allé boire un coup... On avait aussi notre chef d'équipe, celui que P. appelle "le vieil ivrogne". Il est fou celui-là, il est marié avec une Polonaise, alors tu aurais vu quand les événements de Pologne sont arrivés, tu aurais vu le travail... on en a ramassé plein la gueule : "Oh vous les communistes, les salauds..." Un jour il est venu chez nous, il a dit : "Les communistes, c'est pas des Français"... C'était au moment de Noël, on avait pas mal picolé... ça se fait encore, avec les grandes tables... Les chefs d'équipe boivent un coup avec nous... Et puis il est venu m'accuser là-dessus... parce qu'il était bourré... m'emmerder vraiment là-dessus. Moi je lui ai dit : "Moi de toute façon, je suis pas venu ramper à quatre pattes, et baisser mon froc dans les bureaux." Alors il s'est foutu à chialer. Vachement vexé. Comme un gosse, il s'est mis à pleurer sur la passerelle de garniture... Moi je lui ai dit : "C'est pas plus insultant que de dire que les communistes, c'est pas des Français, quoi... C'est tout, tu le prends comme tu veux." Alors y a trois copains qui sont venus le chercher [rires]. Le chef d'équipe emmené par les trois copains [grands rires]. [Redevenant sérieux] Il avait dit des trucs à pas dire, quand même. Moi, j'ai jamais fait chier personne sur ses opinions, alors qu'il vienne pas m'emmerder sur les miennes. Surtout là-dessus, parce que j'aime pas être excité là-dessus... En plus, vu que c'était sa bonne femme qui lui avait permis de passer chef d'équipe, j'ai pas voulu lui dire comme ça... Mais le reste c'est sorti comme ça, j'ai dit "baisser le froc pour avoir la blouse" [de chef d'équipe]. Alors là, il s'est fâché vraiment... Le contremaître est venu me voir ; il m'a dit : "Tu fais chier, t'aurais pas dû dire ça, il est pas méchant !" [rires] Non, il est gentil même. Quand je restais au casse-croûte, des fois... c'est un mec, il te rendrait service... Mais comme on disait hier, ils ont tellement d'emmerdements qu'ils deviennent cons. Ce genre de situation il supporte mal... Moi je l'ai vu "remonter" des mecs, prendre une pince pour aider les mecs, tellement il s'emmerdait seul dans son coin... Seulement, au bout d'un moment, il s'aperçoit qu'il n'a plus l'âge...

Parler de l'alcool dans l'atelier amène immédiatement les deux interlocuteurs à évoquer l'ordre de l'usine (le « système Peugeot ») et les conditions dans lesquelles on peut (sur le mode de la conquête : « on avait réussi quand même ») s'y refaire une place. Le travail en chaîne, la soumission à des rythmes auxquels on ne peut pas se soustraire, les contraintes de la production, la présence constante des chefs, tout concourt à donner l'image d'un ordre sans failles, tant pour les observateurs extérieurs que pour ceux qui se sentent, sans échappatoire possible, « rivés », « cloués » à leur poste. Pourtant, cet ordre ne s'impose pas automatiquement et ses « limites » sont l'objet de transactions perpétuelles dans le cadre même de l'atelier, entre les individus qui s'y trouvent, ouvriers mais aussi responsables (de bas en haut : chefs d'équipe, contremaîtres, chefs d'atelier) de l'application de cet ordre. L'alcool immédiatement s'interprète comme un rappel de ces limites : « Ça a un côté : ils peuvent tout imposer mais y a quand même des limites. »

Pour comprendre ces limites, il faut donc sortir du cadre strictement technique – celui du rapport entre les machines et les opérateurs – et prendre en compte l'ensemble de la vie de l'atelier et particulièrement les moments où les relations sociales deviennent plus intenses, dans les interstices que laisse le travail (les pauses, le casse-croûte, la descente des cars le matin, l'arrivée dans l'atelier, la douche du soir, etc.). Les limites sont instables et dépendent à la fois de l'état des relations entre la direction et les syndicats au niveau de l'entreprise tout entière (qui dépend elle-même de la conjoncture politique nationale) et de la configuration particulière, à un moment donné, dans chaque atelier, des relations entre la « petite maîtrise », le groupe ouvrier et, au moins dans les ateliers où les syndicats CGT et CFDT ont pu se maintenir, les délégués syndicaux.

La description de la « provocation » que constitue l'installation d'une « table-bar » dans les deux ateliers de montage (garniture et châssis), pourtant nettement éloignés l'un de l'autre, où travaillent Georges et Christian nous amène immédiatement au cœur du « jeu » des interactions qui expliquent à la fois comment une petite



transgression est possible, pourquoi l'alcool en est l'enjeu et comment elle ne doit pas « dépasser les bornes ».

C'est son caractère ostentatoire (« exprès », « en plein milieu ») qui transforme la consommation d'alcool (elle pourrait rester en effet une pratique de consommation sans importance : « on aurait pu aller boire un canon dans un coin ») en geste collectif éminemment significatif. Cependant, cette transgression n'est tolérée que grâce à sa minimisation perpétuelle : dans le rapport avec le chef d'équipe ou le contremaître, toujours à deux doigts du conflit ouvert, est mis en avant le caractère inoffensif, anodin, de la pratique. « Quoi, on boit un coup, c'est un anniversaire », rétorque Georges à son contremaître. On ne peut pas comprendre que de telles provocations puissent se produire sans conséquences dans un contexte aussi rigide-ment réglé que celui d'ateliers hypertaylorisés si l'on ne voit pas que le jeu sur le « folklore » d'atelier (« Les traditions se perdent », dit Christian avec un sourire...), en ritualisant la pratique, désamorce le potentiel subversif qui est pourtant à l'origine de son maintien.

En effet, les récits, tout en finesse, que font Georges et Christian montrent comment, en même temps qu'ils bafouent l'autorité, ils évitent toujours à son représentant de « perdre la face », soit en attendant qu'il ait tourné les talons pour « reboire un coup », soit en camouflant le pastis en vin blanc (ce qui évite au chef d'équipe d'être le témoin d'une transgression plus forte que d'autres). Personne n'est vraiment dupe : le chef d'équipe « sait bien » que c'est du pastis mais il n'a pas « vu » le pastis. Il est vital pour les deux parties en présence que chacune puisse « sauver la face », et ce d'autant plus que le chef d'équipe lui-même est exposé aux remarques du contremaître, pris de ce fait dans le jeu du « fermer les yeux » (« Tout le monde le savait. Mais toute la maîtrise d'atelier qui n'osait jamais, jamais s'approcher... »).

Ce mécanisme de petites transgressions réglées, de tolérance réciproque sur fond de compréhension tacite, on le retrouve à l'œuvre à toutes les périodes et quel que soit l'équilibre des forces dans l'usine (« Ils tablent exactement sur les rapports de force pour savoir s'ils peuvent le supprimer ou pas », dit Christian). Mais ce qui fluctue, et parfois dans de larges proportions, ce sont les pratiques sur lesquelles un tel accord, jamais

définitivement institué ni acquis (et échappant, par définition, à l'écriture et donc à la convention écrite), se construit. C'est pourquoi chaque anecdote – et particulièrement sur ces questions d'alcool où un tel système de transgression/tolérance est toujours central – doit être resituée dans le contexte particulier des « rapports de force » du moment, qui seul peut expliquer que « ce qui passe » aujourd'hui ne passera plus demain. Ainsi, en 1979, Christian reçoit un « très sérieux avertissement » pour une question de ce genre ; en 1981, au moment de l'élection de Mitterrand, puis après la grève de carrosserie d'octobre 1981, « les grandes tables » où l'on boit et mange ostensiblement trônent au milieu de l'atelier ; elles disparaissent dans les années 1984-85, période où la direction commence à reprendre systématiquement le dessus.

Au cours de la période à laquelle fait référence la discussion entre Christian et Georges (ainsi que les entretiens avec Christian, *cf.* encadrés), on a le sentiment que les limites ont été repoussées assez loin, à la fois du fait du contexte politique national encore « porteur » pour la gauche, du fait de la proximité de la grève de 1981, et aussi parce que le groupe des OS, qui a pris conscience de sa force, est formé de gens relativement jeunes qui ont le sentiment d'avoir un avenir dans l'usine.

### *Boire ensemble*

C'est ce qui explique la tonalité euphorique des récits et l'accent mis sur le « boire ensemble », sur l'affirmation du collectif, sur la chaleur et la camaraderie, qui se manifestent indissociablement dans la solidarité de travail et dans la boisson, les fêtes du vendredi soir avec leurs grandes tablées et la « danse des bouteilles », mais aussi les journaux, le café, le chahut...

Boire ensemble, c'est affirmer que l'on fait partie du même monde, un monde fraternel et viril, un monde de valeurs partagées et où l'on parle la même langue. Le groupe ouvrier est suffisamment fort et marqué positivement pour attirer certains personnages (agents de maîtrise en particulier) qui, du fait de leur trajectoire personnelle, réactivent leur appartenance au monde ouvrier : « Mon contremaître, lui, il aime autant boire un canon avec les gars », dit Christian. Les chefs d'équipe surtout, dont le rôle n'est pas purement technique, sont,

# AUTOMOBILES PEUGEOT

SOCIÉTÉ ANONYME RÉGIE PAR LES ARTICLES 118 A 150 DE LA LOI  
SUR LES SOCIÉTÉS COMMERCIALES AU CAPITAL DE 692.076.000 F

## CENTRE DE SOCHAUX

BOÎTE POST. 50 - 25207 MONTBÉLIARD CEDEX  
TÉLÉPHONE : 91.83.42  
TÉLÉGR. ET TÉLEX 360.630 F PEUJO  
C. C. P. DIJON 1993-85  
R. C. MONTBÉLIARD B 552144503  
N° SIRET 552144503 00216

Monsieur COROUGE Christian  
434 U 027

404

## CARROSSERIE

COPIE DPRS/GO  
COPIE DPRS/RS

SOCHAUX, le 13 MARS 1979

v/référence :  
n/référence :  
n/poste tél. :  
objet :

Monsieur,

Le 10 janvier 1979, vers 17 h 00, vous avez été surpris par votre maîtrise alors que vous consommiez une boisson alcoolisée (PASTIS) à votre poste de travail.

Au cours des explications qui s'en suivirent, vous avez tenu des propos incorrects et inadmissibles à l'encontre de votre Chef d'équipe.

Cette façon de faire constitue une faute grave au regard de notre règlement intérieur qui stipule :

- que chacun est tenu de se comporter correctement à l'égard de tous membres du personnel.
- que d'être porteur ou détenteur de boissons alcoolisées ayant un degré important d'alcool et dont la consommation même à faible quantité dépasse la tolérance est une infraction à notre règlement intérieur.

Nous vous demandons de vous y conformer.

Cette lettre vous est adressée à titre de très sérieux avertissement et nous espérons ne plus avoir à revenir sur de tels sujets.

Toute récidive de votre part entraînerait des sanctions de plus en plus sévères.

Recevez, Monsieur, nos salutations.

LE CHEF DE SERVICE



SIÈGE SOCIAL : 75, AVENUE DE LA GRANDE-ARMÉE, 75116 PARIS - TÉL. 267.20.00  
TÉLÉGR. : PEUGSIEG PARIS - TÉLEX : 610.700 PEUGSIEG PARIS  
R. C. PARIS B 552144503 - N° SIRET 552144503 00018

ADRESSE POSTALE : AUTOMOBILES PEUGEOT  
BP 01  
75761 PARIS CEDEX 16

## Après l'élection de Mitterrand en 1981

Au printemps 1984, Christian C. raconte :

C. – [...] En 1981 quand Mitterrand a été élu on a arrosé la victoire de Mitterrand à 4 heures du matin dans la boîte et là les cadres... on a eu chacun un jour à pied, mais c'était autre chose, il fallait faire un discours, monter sur la table, il y avait tout l'atelier qui était là, enfin pas tout l'atelier mais une quarantaine de mecs, de copains, et puis on s'était mis d'accord si Mitterrand passe au deuxième tour... ça nous faisait un peu chier, je veux dire Mitterrand parce que pour Mitterrand c'était rien mais c'était pour montrer à tous les autres cons du RPR que c'était... que tout le monde avait voté pour... On était content. Et on commence à boire une bouteille de pastis... 7 heures le matin, pas encore une bagnole de faite depuis 4 heures le matin, et puis ça commençait à gonfler le moral et puis il y avait tout le monde qui commençait à tourner. Alors les mecs commencent à gueuler : "Corouge un discours !" Bon, je monte sur la table faire un discours sur l'événement Mitterrand président... et tout ce que ça comporte. Le chef de service qui se pointe... ça n'a pas manqué : un jour à pied pour les quarante mecs... on était quarante dans l'histoire, c'était emmerdant... moi, comme meneur j'y étais habitué, être à pied ça me gênait pas tellement, mais les quarante en même temps à pied, ça l'ennuyait, il pouvait plus sortir ses bagnoles. Alors moi j'interviens en tant que délégué en disant : "Nous on s'en fout, on a un jour à pied pour l'élection de Mitterrand... Vous l'avez en travers de la gorge, ça vous fait chier, et nous on a décidé... c'est notre fierté à nous d'afficher notre lettre de mise à pied pour l'élection de Mitterrand : 'Vous avez osé boire un coup quand le président de la République a été élu'... ça aurait été Giscard d'Estaing qui serait repassé, excusez-moi, c'est les coups qui se seraient bus au Building, à la direction générale. Manque de pot c'est notre tour, alors maintenant c'est dans les ateliers." A la fin il me dit : "Vous comprenez, vous me mettez dans une situation embarrassante", je lui dis : "Oui, la situation embarrassante c'est quarante mecs qui boivent un coup. Les quarante mecs à pied demanderont à être à pied le même jour, comme ça ils iront se saouler encore plus et ils rentreront dans l'usine pour vous insulter. Alors ça, ça vous fait chier et ça vous reste dessus parce que quarante dans l'atelier en moins, comment vous allez faire pour faire vos bagnoles, parce que tous vos copains qui font tous la gueule aujourd'hui, mettez-les un peu sur les chaînes pour voir s'ils vont les faire les sièges. Il n'y en a pas un qui est capable de tenir une pince. Eh bien ma foi, on peut toujours essayer de faire la production avec eux." Il me dit : "Oui, je comprends bien mais écoutez si on écrasait un peu le coup moi... je suis un peu gêné. Je vous mets à chacun un avertissement, c'est pas normal, mais verbal." Le type il a écrasé. Avec les copains on rigolait, on se disait : "Merde, mais tu te rends compte, quarante lettres d'avertissement pour l'élection d'un président de la République !" On avait fait un discours, on avait bu un coup et puis on aurait tout affiché, c'était vachement chouette, c'était tout de suite des possibilités autres. Manque de pot plus qu'un avertissement verbal. On a dit : "Les rapports ont changé depuis qu'on est à gauche, maintenant ils deviennent plus conciliants." Le contremaître, il buvait un pot avec nous à 4 heures du matin, c'est un vieux mec de gauche, il était là : "On a gagné et puis c'est bien." Il y avait des affiches Mitterrand, il y avait les copains du Ps qui avaient ramené des affiches qu'ils collaient avec de la peinture, de la colle de pavillon, de la colle qui s'enlève plus, collées le long du mur de l'atelier, partout, c'était le délire toute la journée dans cette usine... La gueule des cadres, c'est quelque chose d'inoubliable, vraiment, ces sales gueules du lundi matin, qui arrivent à 7 heures, nous joyeux, quoi, on était en train... de se fendre la gueule, quoi.

P. – Vous n'avez pas travaillé ?

C. – Jusqu'à 7 heures on n'avait pas fait une bagnole. Le contremaître a dit : "Je ne vais pas prendre ma décision, je vais attendre que l'état-major arrive." Je commence à dire : "S'il arrive, car aujourd'hui c'est jour de deuil", il a dit : "Je ne sais pas, mais en fait ce que je vous conseille, pour voir vraiment s'ils sont en deuil, c'est de vous mettre à l'entrée de l'atelier." Le contremaître qui te donne des consignes ! [rires] Il dit : "Ce que je vous propose c'est de mettre une table et vous videz votre canon là, juste à l'entrée quand ils arrivent à 7 heures." C'est ce qu'on a fait forcément. Moi, avec les recommandations du contremaître en plus [rires]... mais on n'a pas dit que c'était le contremaître qui nous l'avait indiqué. On est allé boire un coup juste à l'entrée. Alors tu les voyais arriver un par un les cadres, ils regardaient. Nous on a commencé à brailler : "Les cravates à la chaîne." On recommençait notre bordel... Ils ont dû faire une petite réunion, ils sont redescendus, le contremaître a été appelé d'urgence : "Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?" Le chef de service s'est pointé, le contremaître m'a dit : "Qu'est-ce que j'ai ramassé dans la gueule !"

## L'alcool et la vie de l'atelier

Au printemps 1984, Christian C. évoque la manière dont s'est réorganisée la vie collective – l'« ambiance » – au cours des mois qui ont suivi la grève de la carrosserie d'octobre-novembre 1981.

C. – Le vendredi, quand c'est la fin de la semaine, chacun son tour amène sa bouteille.

P. – Chacun son tour ?

C. – Oui, oui, chacun amène sa bouteille. Et ils avaient même réussi à démolir ça, il n'y avait plus rien, plus personne... Enfin, tout le monde continuait à picoler, mais chacun dans son coin, pour ne pas être emmerdé. Moi je me rappelle, j'ai eu un avertissement pour avoir bu un verre. J'avais dit à mon chef de service – tous les copains s'étaient tirés, moi j'étais resté seul à boire mon verre de pastis – je lui avais dit "A ta santé !" Bon, ça lui a pas plu à T. et, si tu veux, c'était une réaction normale...

P. – C'était quand, ça ?

C. – C'était en 1978 ou 1979. Et tous les copains qui étaient là, on était vingt-cinq, ils s'étaient tous sauvés, tu vois, et j'étais resté tout seul, comme ça. Mais à partir du conflit ça n'aurait plus été possible une chose comme ça, il y avait plein de discussions partout. C'est vrai que moi je parle plutôt de mon atelier, en garniture, sur les carrousels, là où les gars viennent pour dire : "Qu'est-ce qu'on fait ? Comment on discute ? De quoi vous allez discuter ?" Parce qu'il a traîné pas mal de temps, le conflit, et il n'est même pas terminé complètement... [...] Mais le moment sur une chaîne où tu peux en débattre, ce n'est pas le moment où tu grattes, c'est pendant le casse-croûte, si bien que les grandes tables qui avaient été supprimées, elles ont réapparu. Il y a des réfectoires, mais les réfectoires, c'est toujours les chefs d'équipe qui y mangent, et ça dépend d'ailleurs quel chef d'équipe, souvent c'est ceux qui sortent de Morvillars à qui Peugeot a appris que c'était pas normal de manger sur son lieu de travail, qu'il fallait manger ailleurs... En tout cas nous, on a toujours continué à bouffer dans l'atelier et pendant toute une période, c'était un peu isolé, tout le monde fermait sa gueule. Alors que maintenant, les grandes tables de garniture... Tu as des grandes tables, c'est des banquettes arrière par exemple, tu as une table qui fait deux fois celle-là où on est, c'est des tables de deux ou trois mètres de long, et tu mets des chaises autour et ça devient tout de suite... ça fait un repas de famille, quoi, pratiquement. Et puis y a la danse des bouteilles et du café qui a repris de plus belle. Avant, chacun apportait son petit pot de Nescafé pendant toute une période, eh bien maintenant, c'est un pot collectif, quoi ! Où chacun se cotise pour l'acheter, chacun donne cent balles et puis c'est tout, il est vide et quelqu'un en ramène un autre, le sucre c'est pareil, le pinard ou la bière... alors là, c'est même plus la peine d'en parler et je crois que la direction ne joue même plus là-dessus. Je veux dire les verres, quand c'est le vendredi, quand on est d'après-midi, les verres circulent à partir de 3 h de l'après-midi sur la table et vont rester jusqu'à 9 h et demie du soir. C'est pas rare de voir les chefs d'équipe s'arrêter pour boire un canon, ce qui n'était plus autorisé depuis longtemps, tu vois... Mais s'il veut boire un canon, le chef d'équipe est obligé de mettre deux francs, les ouvriers n'en mettent qu'un, c'est normal, c'est tout à fait logique. Un café pour un chef d'équipe c'est 1 F 50, pour un prolo c'est 1 F, faut savoir, et pour un délégué c'est gratuit ! Mais ça, c'est les suites de la grève... Au niveau des journaux, *l'Est républicain* et *le Pays*, chacun les achetait... il régnait un climat tellement malsain que les copains continuaient à acheter chacun leur journal, le lisaient et puis le rangeaient dans leur sac, ils avaient tellement peur que quelqu'un le leur choure, quoi. Alors que maintenant, quand toutes ces tables ont été remises en place, les « kiosques à journaux » ont réapparu, c'est-à-dire que le mec qui a dix minutes de dépannage, il n'est pas emmerdé pour trouver un journal, même s'il n'en a pas acheté le matin. Il fait le tour de l'atelier, il voit une table avec journal, il s'assoit et il bouquine le journal. Au niveau des bouquins, là aussi ça a réapparu. Moi, j'ai pu recommencer à faire le boulot... au niveau des livres que j'emmène... il y a des livres tout simples, c'est Vailland, c'est *Élise ou la vraie vie*... Tu peux passer, après, à plus fort, quoi. Par exemple j'avais les fiches de l'ANACT, j'en avais deux sur le travail posté et sur les maladies du travail et elles ont fait le tour de l'atelier, le tour, elles sont pas restées sur une table seulement, mais tout le monde les a feuilletées. Et les chants sur les chaînes... De une heure moins le quart à une heure, ça redevient la carrosserie d'il y a quinze ans où les mecs gueulaient, mais gueulaient... un vrai zoo, tu vois, des bêtes, où tu voyais les chefs d'équipe s'enfermer dans le bureau du contremaître et se dire : "Est-ce qu'ils vont se calmer ? Parce que s'il passe un cadre par là, on va encore se faire engueuler." Ça tape sur les tables avec les visseuses parce qu'il y en a marre, il est une heure moins le quart, fait chier... Tu vois, il y a tout un truc d'atelier qui réexiste, quoi ! Toute une vie vachement intense, où tu as le vendeur de cigarettes qui fait sa réapparition, le mec qui va acheter des clopes, qui fait l'avance de pognon et qui revient dans l'atelier et puis il vend ça toute la semaine, tu vois, aux mecs qui se trouvent en panne de clopes, et ça c'est bien quand même...

*Lieux du travail*

M. Pialoux  
*L'alcool dans l'atelier*

du fait de leur proximité, les principales cibles des ouvriers : ceux-ci racontent sur eux d'innombrables ragots, histoires privées souvent cruelles, en même temps qu'ils perçoivent leur proximité et, dans certains cas, leur fragilité : « Il est pas méchant, mais il est trouillard », dit Georges de son chef d'équipe ; « Il est gentil même, il te rendrait service », dit Christian du sien.

Christian et Georges sont peut-être d'autant plus sensibles à la position difficile des chefs d'équipe (« Mais ils ont tellement d'emmerdements qu'ils deviennent cons », dit Christian) qu'ils ont été tous deux des « délégués ». Ils partagent avec eux, dans une certaine mesure seulement, l'obligation de confrontation directe avec la « haute maîtrise » et les cadres, bien que dans des fonctions diamétralement opposées. Cette opposition frontale entre délégués et chefs d'atelier, sur fond de proximité, se voit particulièrement bien dans le dialogue entre Georges et son chef d'équipe sur la question de la « responsabilité » du premier dans la consommation d'alcool de « ses » ouvriers. Tout se passe comme si le chef d'équipe, cherchant un interlocuteur dans le groupe des ouvriers plaçait le délégué en situation de « transmettre ses ordres » et le considérait comme son homologue. Toute la tradition politique à laquelle se réfèrent les délégués pousse Georges à réagir par une indignation « vertueuse », et à se démarquer avec force de la position d'intermédiaire dans lequel l'autre cherche à le compromettre. On mesure à quel point le délégué, même s'il le voulait, ne se sentirait pas autorisé à faire la morale aux ouvriers sur le chapitre de l'alcool.

On mesure également combien la dimension « transgressive » de l'alcool est interdite aux chefs d'équipe, qui sont de l'autre côté de la barrière ; du coup, s'ils boivent – ce qu'ils font pour une large partie d'entre eux – ils n'ont pas à leur disposition le rituel collectif d'opposition aux « chefs », et ne peuvent le faire qu'en se cachant (de leurs propres supérieurs) ou en rejoignant, dans les moments les plus festifs, le groupe des ouvriers. Ainsi l'on comprend mieux ce qu'en disent Christian et Georges : « Le chef d'équipe, il buvait quand même un coup, il descendait pas au “bar” mais [...] il prenait son verre en se cachant. »

Car, à côté de l'alcool joyeux, collectif, euphorique, transgressif, il y a aussi l'alcool solitaire (« se planquer

dans son coin »), triste, sans dimension provocatrice. On a fait jusqu'à présent comme si l'alcool n'était qu'un geste dirigé contre une autorité abusive ; mais c'est aussi autre chose : une virtualité de perte de contrôle de soi, un risque de dérèglement, dérèglement de la vie collective, des interactions, de sa vie personnelle, et aussi, dans une perspective plus lointaine, risque de déchéance, d'autodestruction, d'exclusion complète, de mort. Pas d'atelier sans sa figure de vieil alcoolique fini, solitaire poussant son balai, objet de compassion et de mépris, que l'usine garde par condescendance.

### *Le dérèglement*

La fin de la discussion entre Christian et Georges met en scène une occasion où le dérèglement des interactions, dû à l'alcool, débouche sur des insultes graves, mais sans autre conséquence qu'une souffrance ponctuelle : se faire traiter de « pas Français » parce que communiste est perçu comme une intrusion inacceptable dans la vie privée ; se faire rappeler qu'on est chef d'équipe par un compromis douteux qui met en cause l'honneur conjugal n'est pas moins grave. Le « dérapage », la spirale de l'insulte, directement liés au « trop boire », entraîne souffrance (il a chialé comme un gosse) et désapprobation entre hommes (on signifie à Christian qu'il a été trop loin). Cependant, l'insulte sous l'empire de l'alcool est infiniment plus excusable que toute autre et porte moins à conséquence, à la condition expresse que tout le monde ait bu autant : si l'un des deux protagonistes n'a pas bu, il place de ce fait l'autre dans une position d'infériorité (justement parce qu'il ne « se contrôle plus ») insupportable. Il faut que les nouvelles « règles » de l'interaction soient partagées par tous. On verra que cela explique l'impossibilité, pour ceux qui ont « arrêté de boire », de partager certaines situations et donc la nécessité qu'ils ressentent eux-mêmes d'éviter les occasions où l'on « ne peut pas » ne pas boire.

Ce dérèglement des conduites et des interactions verbales provoqué par l'alcool a comme conséquence habituelle de faire surgir au grand jour quelque chose qu'on pourrait appeler le « refoulé », refoulé de l'usine (l'insistance sur les fayotages, les privilèges plus ou

# DOSSIER

*Lieux du travail*

M. Pialoux  
*L'alcool dans l'atelier*

moins honteux, les lâchetés, les jalousies...) mais aussi un refoulé plus privé, souvent lié au premier d'ailleurs (ragots sur la vie de famille, les histoires sexuelles, insultes racistes, blagues sur les divers stigmates individuels que tout le monde connaît sans jamais y faire allusion ouvertement).

En même temps, c'est la possibilité offerte de jouer avec de telles violences (verbales ou physiques) qui explique en partie la séduction qu'exerce intrinsèquement l'alcool, surtout dans le contexte monotone et réglé du travail en chaîne. Il est en effet une des rares possibilités – avec le non-respect, bien connu des psycho-pathologues du travail, des règles de sécurité – de jouer avec le risque, de satisfaire à un goût de l'inattendu, de la surprise, qu'on peut voir à l'œuvre dans d'autres circonstances et qui ne se comprend que si on le met en rapport avec le caractère répétitif du travail industriel.

Ainsi l'alcool dans l'usine est-il porteur de sens multiples – de la transgression d'un ordre, tolérée par les représentants mêmes de cet ordre, au dérèglement, parfois recherché, des relations interindividuelles ; de la fête consensuelle au buveur solitaire et honteux. Le début des années 1980 voit les ateliers revivre d'une vie collective où l'alcool, dans ses dimensions collectives et ludiques, tient une place importante. On a l'impression que le groupe ouvrier, porté par une dynamique politique, arrive à étendre la marge des comportements non prévus, inattendus, « autonomes ». De ce point de vue, l'ambiance des ateliers va profondément se dégrader au cours de la décennie 1980, sous l'effet conjugué de plusieurs processus parallèles.

## **A la fin des années 1980 : un groupe ouvrier vieilli, démoralisé, « cassé »**

En effet, le groupe des OS de carrosserie a subi, en dix ans, de profondes transformations. Tout d'abord, la décennie a vu évoluer la politique de la direction, sous l'effet des contraintes du marché : la recherche de gains de productivité par tous les moyens a entraîné en particulier une réorganisation du travail dans les ateliers ; la gestion de la main-d'œuvre a changé de style, les effectifs ont été drastiquement diminués : de 1980 à 1990, les effectifs salariés de l'usine, principalement



ouvriers, passent d'environ 42 000 à 23 000 alors que le nombre de voitures produites est resté sensiblement le même. Dans le même temps vieillissait un groupe d'ouvriers embauchés entre 1965 et 1975 et qui s'est progressivement trouvé isolé des autres générations ouvrières : peu de jeunes dans l'usine aujourd'hui, sinon un volant fluctuant d'intérimaires ; plus aucun ouvrier entre cinquante-cinq et soixante ans, du fait de la politique massive de mise en préretraite. On ne peut pas comprendre les effets sur les ouvriers des nouvelles formes de l'organisation du travail en atelier si l'on ne garde pas en tête ce phénomène central du vieillissement ouvrier, à la fois physique et social, objectif et subjectif, individuel et collectif. D'un autre côté, ce vieillissement doit une partie de son poids aux nouvelles contraintes introduites par l'informatisation, la production en flux tendus, la robotisation, etc. Les changements dans les formes de la consommation d'alcool dans l'atelier, mais aussi dans les perceptions qu'en prennent les ouvriers et plus généralement dans les significations qu'on peut lui donner sont directement liés à cette double évolution et, au-delà, aux changements politiques et sociaux dans lesquels ces mêmes ouvriers sont pris.

### *Réorganisation des ateliers et cassure continue des groupes de travail*

A entendre les témoignages d'ouvriers de cette génération (cf. les extraits d'entretien cités en encadré), et si l'on complète leur vision avec ce que l'on sait par ailleurs des politiques patronales mises en œuvre<sup>6</sup>, on aperçoit le caractère complexe et systématique des nouvelles pratiques de management qui reposent à la fois sur un accroissement global de la charge de travail, sur la réorganisation du système de commandement et sur l'introduction des novations techniques. Pour aller vite, la pratique de « l'autocontrôle » condense une partie de ces changements. Elle alourdit en effet le travail des OS (ou « l'enrichit » selon un terme qui fut à la mode) puisque le travail de contrôle n'est plus confié à un « contrôleur » mais à l'ouvrier de fabrication lui-même. A vrai dire, l'alourdissement est lié également à la présence sur la même chaîne de modèles différents de voiture (ce qui oblige chaque ouvrier à regarder une fiche avant d'effectuer un travail un peu différent sur chaque

6. Cf. les articles avec S. Beaud cités en note 1 et, pour la politique managériale dans l'atelier de carrosserie, Denis Guigo, « L'empire du consensus », *Annales des mines*, n° 6-7, mars-juin 1987. On s'appuie également sur des entretiens menés avec des cadres de l'usine et sur le dépouillement des journaux d'entreprise.

### L'isolement et la fatigue

Quelques extraits d'entretiens menés avec des ouvriers de finition entre 1987 et 1990 donnent la mesure des transformations dans l'atelier, qui sont indissociablement des changements dans l'organisation « technique » du travail, dans le rapport à la hiérarchie et dans les relations entre ouvriers.

*Hamid, juillet 1989*

*H.* – Même les anciens, on se rend compte quand on discute avec d'autres gens – maintenant il y a tellement de déplacements de gens – c'est vrai que dans les années 1960 et même dans les années 1970, il y avait une autre ambiance, alors que maintenant on finit à l'heure, on n'a plus le temps d'aller courir dans le local [syndical], on rentre chez soi. Alors qu'avant il y avait des gens qui finissaient trois quarts d'heure avant – je parle des gens qui n'étaient pas en production sur la chaîne mais qui étaient à côté – aujourd'hui on n'a plus ça, plus jamais, ce n'est plus du tout possible. [...] Et la nuit, c'est pareil, plus personne ne veut travailler la nuit, parce que le travail de nuit, ça y va hein ! Les gars, ce qu'ils disent, c'est "partout pareil", alors là, qu'on soit sur chaîne ou à côté, ou en poste fixe, et tout, on y va ! D'ailleurs, même les postes fixes ont changé, avant t'avais une production à faire, tu bourrais et puis bon... Alors qu'aujourd'hui même si t'as le temps, tu peux pas le faire parce que tu travailles avec le télex, il faut que tu suives le flux de la chaîne, et puis bon, tu es là et tu restes jusqu'à l'heure.

*P.* – Et les rapports des gens entre eux ?

*H.* – Et puis les gens... on n'a plus le temps de parler. Quand on parle... maintenant avec le démerite et tout, si tu fais des oublis, alors on t'appelle, on te dit : "Oui, mais faut pas parler, faut pas discuter, c'est normal que tu fasses des défauts parce que t'es toujours en train de discuter." Il y a ce fait-là ! On veut isoler les gens, il faut pas qu'ils discutent, il faut qu'ils s'occupent de leur travail. [...] Alors les gens, ils discutent moins maintenant, c'est sûr, ils discutent même plus du tout, et puis même le climat... il n'y a plus de climat... avant ils se retrouvaient le vendredi. Il y avait cinq-six gars au moins qui se retrouvaient pour boire un coup ; maintenant, il n'y a plus ces rapports de copains qu'on avait avant... [silence] Bon, il y en a quelques-uns qui essaient de garder ça, mais quand même, difficilement...

Bon, à quelques-uns, on essaie de rester ensemble, mais ce n'est pas facile de se retrouver comme ça, de boire un café, de fumer une cigarette ensemble, de boire une bouteille de temps en temps. Et puis même, maintenant, quand ils voient des groupes comme ça, ils cherchent à les disloquer, ça veut dire qu'ils cherchent à déplacer des gens ; bien qu'ils représentent pas de danger... quand même... ils essaient.

*Marcel, juillet 1988*

*M.* – Moi, je sais que quand je suis fatigué, j'ai plus de réaction, j'arrive même plus à réfléchir. Par exemple avant, je lisais pas mal, je lisais même beaucoup, et là, j'arrive, j'ai plus envie de lire, j'ai plus envie de rien faire, je suis complètement crevé, vidé.

*P.* – C'est vrai que si d'un côté les gars vieillissent, et si de l'autre les cadences augmentent...

*M.* – Oui... En plus... la politique actuelle, alors là c'est... [long silence] Les gars qui se rebelle un peu, qui est contre le système, il est obligé de suivre... Avant, par exemple, je faisais bien quinze défauts par jour. Mais maintenant, comme tous les mecs travaillent au maximum et très très bien, qu'ils font un défaut tous les trois jours. Sinon, bon, je me ferais virer... je suis obligé de suivre... [petit rire] [...] [long silence] Par exemple, je vais me mettre en maladie trop souvent... C'est des gars de l'équipe qui vont dire : "Mais celui-là il exagère. Il nous emmerde. Il se met toujours en maladie..." C'est dingue ! Ou bien le gars qui va avoir un poste un peu plus facile qu'un autre, il va être déclaré au chef : "Celui-là il a pas assez de boulot..." Ils disent : "Celui-là il a pas de boulot" ! c'est dingue !

voiture) et à un changement des cadences qui repose pour beaucoup sur la « chasse aux temps morts ». Mais l'autocontrôle traduit aussi la pression pour ainsi dire « morale » qui oblige chaque ouvrier à se sentir concerné par la « qualité » du produit fini et de son propre travail. Cette pression morale ne prend toute son efficacité que par la réorganisation des équipes de travail dans lesquelles le pouvoir de l'ancienne « petite maîtrise », qui subsiste, se trouve « relayé » en même temps que « contesté » par celui des jeunes BTS et des « moniteurs » (souvent de jeunes ouvriers anciens intérimaires qui, en échange d'une rémunération légèrement supérieure à celle des OS, ont pour mission d'animer et de dynamiser le groupe de travail). En même temps que la proximité ancienne – qui autorisait parfois une certaine complicité – entre chefs d'équipe et ouvriers disparaît, le système des primes (primes individuelles mais surtout primes d'équipe qui sautent si l'un des membres de l'équipe effectue « mal » son travail) instaure dans l'équipe de travail une logique de concurrence et de contrôle réciproque dont on ne comprendrait pas l'extension si l'on ne voyait en même temps que chaque ouvrier se sent individuellement menacé de licenciement et se sait désormais incapable de retrouver rapidement un travail, et si l'on ne rappelait pas également que s'aggrave, du fait des transformations de la sphère domestique, le poids des contraintes financières<sup>7</sup> (remboursements des maisons, scolarité des enfants, etc.).

Ces nouveaux groupes de travail (ou « modules ») développent un esprit nouveau fondé sur la « responsabilité » (y compris financière, même si c'est pour une faible part du salaire) de chacun vis-à-vis de l'équipe et de l'équipe vis-à-vis du produit fini. La recherche, obsessionnelle, du zéro défaut et de la qualité parfaite tend à réduire, objectivement et subjectivement, les marges de jeu, et en particulier de jeu avec le temps. La chasse systématique aux temps morts, combinée avec la rupture de l'ancien équilibre des forces entre les chefs d'équipe, les délégués et les ouvriers, explique largement que l'alcool festif et transgressif ait quasiment disparu, même s'il ne faut pas oublier que ces pratiques n'avaient jamais été institutionnalisées et que cette disparition n'était peut-être que l'effet provisoire d'un changement des rapports de force.

7. Deux faits majeurs doivent être rappelés ici : d'une part, 70 % des femmes des OS ne travaillent pas, d'autre part, tout au long de la décennie, le niveau relatif des salaires s'abaisse. L'ouvrier Peugeot qui, à la fin des années 1960 et au début des années 1970, passait pour « surpayé » (il recevait un salaire souvent supérieur de 40 ou 50 %, à qualification égale, à celui des entreprises environnantes) apparaît à la fin des années 1980, à ses propres yeux et aux yeux des autres, comme un des ouvriers les plus mal payés de la région. La conscience d'une sorte de paupérisation relative existe.

## Lieux du travail

M. Pialoux  
*L'alcool dans l'atelier*

D'autre part, les récits de l'ancien temps sont toujours aussi des récits de « bandes », bandes de copains, le clan des planches de bord dont parle Marcel Durand<sup>8</sup>, la bande de carrosserie dont parle souvent Christian C. Il est essentiel de noter, pour comprendre le changement de climat dans les ateliers, le fait que ces « groupes » ont éclaté, à cause tant des mutations internes (dont la logique est plus technique que « perversement » sociale) que des départs de l'usine, et le fait, non moins important, qu'elles n'ont pu se reconstituer, autant parce que les relations dans les équipes avaient changé de nature que parce que les individus qui les composent n'étaient plus au même moment de leur cycle de vie.

A partir de 1982-1983, un climat de peur se répand dans les ateliers et contribue à détériorer encore les relations entre ouvriers. Peur de perdre son emploi ; peur de ne plus pouvoir « tenir » sur son poste de travail ; peur d'être muté à un « mauvais » poste. Peur, plus diffuse, de ne pas être à la hauteur, de ne pas être « capable » de se soumettre aux nouvelles exigences qu'imposent la complication croissante des consignes écrites et l'informatisation des ateliers. En même temps, l'avenir de leurs enfants apparaît sombre aux parents ouvriers, conscients que l'échec scolaire devient un handicap de plus en plus lourd pour trouver un emploi.

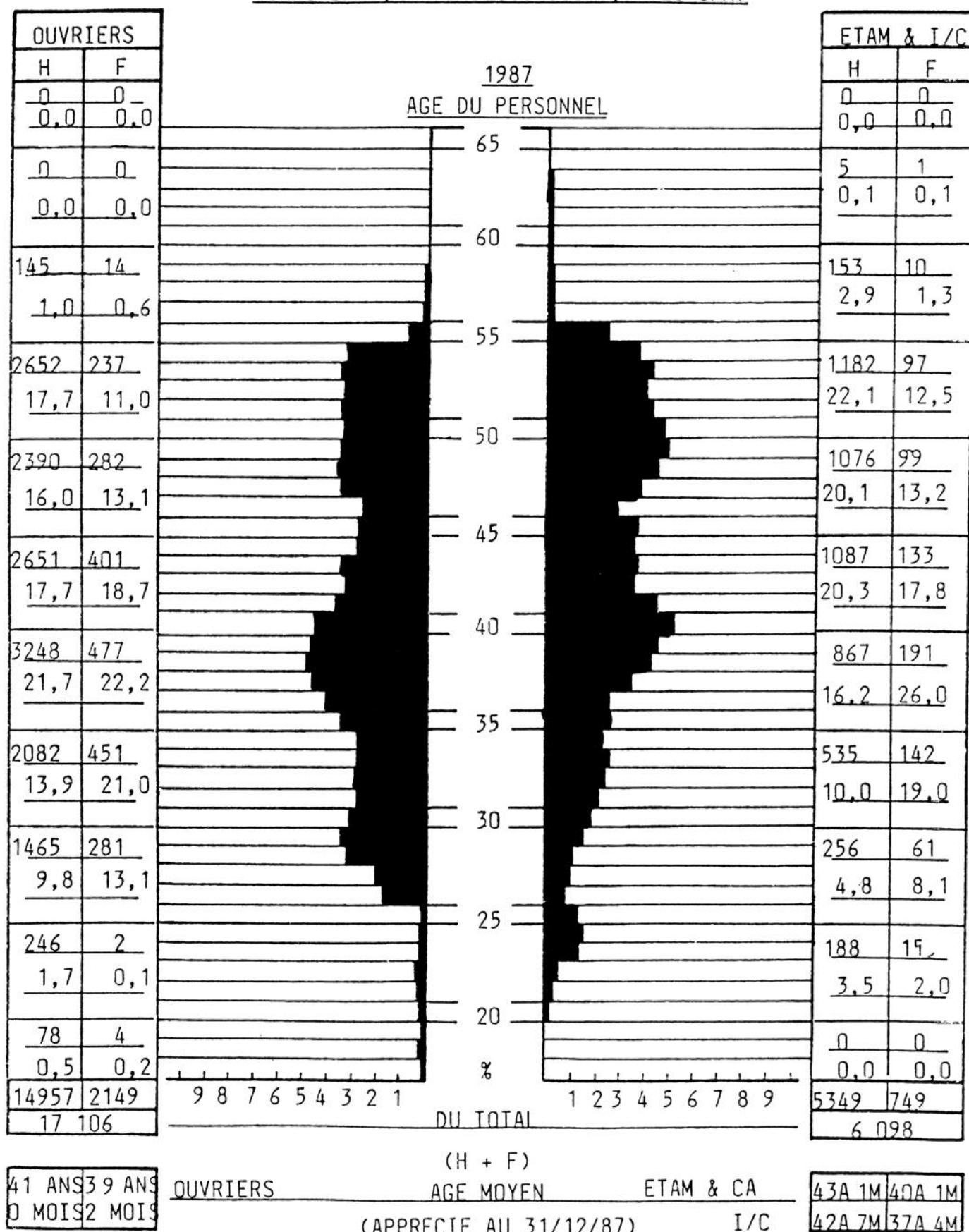
## *Une génération qui vieillit*

Le groupe ouvrier lui-même a subi des transformations à la fois démographiques et « morales ». L'ensemble concret d'individus aujourd'hui confronté à une conjoncture très défavorable – des gens entrés chez Peugeot entre 1965 et 1975 – avait été « constitué », dans une autre conjoncture historique, à la fois locale et nationale, comme « ouvriers Peugeot », ce qui leur conférait une certaine « fierté ». Cette génération – qui s'est retrouvée dans la grève de 1989 et qui fut un instant le groupe chargé de représenter symboliquement l'ensemble des salariés de l'usine – a vieilli. Tous les ouvriers ont vu leur avenir se rétrécir, leurs espoirs de promotion disparaître, leur espace de possibles se réduire, pour eux comme pour leurs enfants, si bien que la dévalorisation sociale – des individus et du groupe – se trouve redoublée par la disqualification virtuelle des enfants d'ouvriers<sup>9</sup>.

8. Marcel Durand est le pseudonyme sous lequel un ouvrier de ces ateliers a publié, en 1990, après la grève de novembre 1989, un livre : *Grain de sable sous le capot : chronique de la chaîne à Peugeot-Sochaux*, Paris, La Brèche, 1990. Cf. le compte rendu que Stéphane Beaud et moi en avons fait dans *Politix*, n°14, 2<sup>e</sup> trimestre 1991, p. 102-107.

9. Pour comprendre comment l'avenir scolaire des enfants d'ouvriers et la situation des jeunes intérimaires sont des révélateurs des tensions qui sont à l'œuvre dans le mode de reproduction du groupe ouvrier local, cf. le travail en cours de S. Beaud.

STRUCTURE DES EFFECTIFS  
CENTRE DE PRODUCTION DE SOCHAUX  
(SANS BART, SANS BESSONCOURT, AVEC SPM)



# DOSSIER

*Lieux du travail*

M. Pialoux  
*L'alcool dans l'atelier*

Dans l'usine même, le vieillissement de ces ouvriers de trente-cinq à quarante-cinq ans est renforcé par la suppression des deux classes d'âge extrêmes, la plus jeune et la plus âgée. Ils n'ont pas de successeurs : les intérimaires, parce qu'ils ne font que passer et qu'ils sont plus soumis que quiconque à l'arbitraire patronal, se sentent éloignés de ces « vieux » ouvriers qu'ils perçoivent soit comme des privilégiés (ils ont des emplois « sûrs »), soit comme des « abrutis » résignés (ils acceptent d'être à vie soumis à l'usine), soit comme des « ringards » : leur absence de perspectives, leur politisation (vécue comme archaïque, à la limite de l'absurde), leur « alcoolisme » (symbole de déchéance et objet de dégoût) sont des thèmes qui apparaissent avec une force particulière dans les entretiens menés avec des intérimaires et montrent la profondeur du fossé qui les sépare des vieux OS. Ils n'ont pas non plus d'« aînés » : la mise en préretraite de tous les ouvriers de plus de cinquante-cinq ans a fortement contribué à « vieillir » les ouvriers d'âge « moyen » qui se retrouvent en position d'être « les plus vieux » et d'« attendre leur retraite » (ou plutôt une préretraite dont ils ne savent pas avec certitude le moment où elle adviendra).

## *L'alcool et la division du groupe ouvrier*

On comprend mieux dans ces conditions comment la consommation d'alcool dans les ateliers a changé de forme et de sens et comment se pose à présent, pour les intéressés, avec plus d'acuité la question de « l'alcoolisme ouvrier ». A l'image de l'euphorie agressive d'un groupe large qui s'assumait dans le registre de la « franche rigolade » se substitue à présent, si l'on veut forcer le trait, celle d'individus sombres, tristes, qui boivent « en se cachant », inquiets à la fois des conséquences personnelles (tant dans leur travail que dans leur vie privée) de leur comportement et de l'image que l'alcool tend à renvoyer d'eux-mêmes – et les autres (cadres, employés, voire intérimaires) ne se privent d'ailleurs pas de traiter les vieux ouvriers d'« alcoolos » et de « gueulards ». Image à laquelle ils sont eux-mêmes confrontés et à laquelle ils peuvent s'identifier dans une logique d'autodestruction à moins qu'ils n'en jouent, douloureusement, sur le registre de l'autodérision pouvant aller jusqu'aux formes les plus extrêmes de l'humour noir.

Ce durcissement, à l'œuvre dans tous les milieux d'interconnaissance où sont intégrés les ouvriers (dans l'atelier, certes, mais plus généralement dans l'usine, et dans l'espace de résidence), conduit à une image négative et sombre de « l'ouvrier qui boit » et qui, ce faisant, s'exclut lui-même de la société – image où l'on peut lire une résurgence de thèmes anciens sur la responsabilité de l'individu dans la production de son propre malheur<sup>10</sup>.

Cependant les pratiques collectives de consommation d'alcool n'ont pas disparu ; elles ont changé. Elles ont en grande partie perdu leur caractère ostentatoire, unanimiste et contestataire. Ceux qui se retrouvent dans les ateliers pour « boire un coup » ensemble forment à présent des petits groupes bien soudés qui s'opposent aux autres salariés du même atelier. « Maintenant, il n'y a plus ces rapports de copains qu'on avait avant... », dit Hamid. Et Marcel décrit bien comment « les gars » d'une même équipe sont « montés » les uns contre les autres. Ainsi s'actualisent, autour de l'alcool, des tensions – qui lui préexistent – par exemple entre Français et musulmans (Arabes ou Turcs). De leur côté en effet, ceux-ci, par un mouvement analogue à celui qui pousse les « vieux copains » d'atelier à « se serrer les coudes » autour d'une bouteille, ont tendance à se replier sur des pratiques sociales qui réactivent le tabou religieux sur l'alcool.

Ainsi, sans avoir totalement disparu, les solennités rituelles des pots collectifs, les « grandes tables » autour desquelles tout l'atelier se trouvait réuni pour de « grandes occasions » qui se multipliaient lors des phases d'effervescence ou de solidarité, ne peuvent plus masquer l'exacerbation des divisions qui séparent les membres d'un même atelier et qui tendent à isoler des « autres » les petites bandes de « copains » pour qui tout reste encore prétexte à boire un coup.

Tout se passe au fond comme si les nouveaux dispositifs de gestion de la main-d'œuvre suscitaient fort peu de solidarités nouvelles<sup>11</sup>, tout en désorganisant les formes de l'ordre symbolique ancien : on a perdu les repères qui permettaient de désigner avec certitude les « ennemis » et les « alliés ».

10. Il rend particulièrement risquée – et sans doute d'autant plus nécessaire – la production d'un discours intellectuel sur ce thème et entraîne une très grande réticence de nos interlocuteurs ouvriers à aborder ce terrain miné. Il faudrait renvoyer ici aux analyses des thèmes patronaux du XIX<sup>e</sup> siècle qu'on peut trouver, par exemple, dans Roger-Henri Guerrand, *les Origines du logement social en France*, Paris, Les Éditions ouvrières, 1967 ou dans Louis Chevalier, *Classes laborieuses et classes dangereuses à Paris pendant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Plon, 1958 ou encore dans François Portet, *l'Ouvrier, la terre, la petite propriété. Jardins ouvriers et logement social 1850-1945*, Écomusée du Creusot, 1978.

11. On montrera ailleurs (article à paraître dans *Actes de la recherche en sciences sociales*), en analysant le passage des ouvriers de l'ancienne carrosserie à la nouvelle, dite HC1, comment réémerge, dans un espace beaucoup plus rigide et contrôlé et qui se veut porteur de solidarités nouvelles, de petites transactions qui débouchent souvent sur des transgressions « réglées » bien qu'elles ne soient jamais codifiées.

## Un bilan : l'alcool et la domination

Juillet 1989. Dans le studio que j'ai loué à Montbéliard, Christian C. s'entretient avec moi une nouvelle fois du projet que nous avons, de faire ensemble, un jour, un « livre ». Nous revenons une fois de plus sur la question des conditions dans lesquelles il s'est éloigné du militantisme, n'a pas repris son mandat de délégué, a pris ses distances avec le noyau militant ; nous parlons aussi des changements qui se sont produits dans le regard qu'il porte sur l'usine.

Un an et demi plus tôt, Christian C. (après une crise très grave) est entré en hôpital psychiatrique pour suivre pendant un mois une cure de désintoxication. La cure a été réussie. Il en est sorti transformé. Depuis il n'a plus bu une seule goutte d'alcool et se considère comme guéri. Mais la question de l'effort qu'il faut faire pour sortir de l'alcool reste douloureuse parce qu'elle condense la question du rapport aux OS et au militantisme.

Dans les jours précédents, il a lu le livre de Castelain<sup>12</sup> que je lui avais apporté et qui décrit comment le milieu des dockers du Havre a été façonné par l'alcool et comment certains dockers arrivent pourtant à rompre avec l'alcoolisme. Nous avons parlé à plusieurs reprises du contenu de ce livre qui l'a beaucoup ému : il y retrouve un écho de la parole et de la vie de son père qui a longtemps été docker sur les quais de Cherbourg, ainsi qu'une réponse à la question pour lui très actuelle de savoir comment aider « les autres » à se sortir de l'alcool.

Christian C. m'avait souvent parlé de l'alcool, mais par bribes : il ne pouvait que me renvoyer à mon incapacité *a priori* de comprendre, et éviter un thème trop douloureux dont le simple rappel risquait de détruire l'image positive et militante que notre relation construisait. Ce n'est pas un hasard s'il n'a pu tenir un discours cohérent et suivi sur l'alcool qu'après sa désintoxication.

Brusquement, ce jour-là, au détour de l'entretien, resurgit la question de l'alcool. Aucun des thèmes n'est vraiment nouveau mais ils vont se nouer ici dans un discours cohérent, presque théorique, où il met en œuvre la posture quasi objectiviste, de distance maîtrisée, qu'il a acquise pendant les années de notre travail en commun. Au fur et à mesure qu'il parle, il s'emporte et s'émeut, repris par une passion de convaincre qui

12. Jean-Pierre Castelain, *Manières de vivre, manières de boire*, Paris, Imago, 1988.



dépasse le cadre de notre relation, celle-là même qui s'est toujours emparée de lui lorsqu'il évoque les injustices, les violences, les humiliations dont les OS sont victimes. Tout se passe comme s'il investissait aujourd'hui dans cette parole les dispositions passionnées et les capacités à se constituer comme porte-parole qu'il investissait autrefois dans un militantisme syndical plus classique.

Tout l'entretien est tendu par le désir de « faire comprendre », entreprise dont il mesure l'immense difficulté : d'emblée apparaît le thème, qui sera repris sans cesse, de l'inévitable « incompréhension », étroitement lié à celui de l'extrême difficulté qu'il éprouve lui-même à exprimer et à transmettre une expérience en communiquant toutes les dimensions. Du coup, il opère une sorte de stylisation de la réalité, grossissant le trait, noircissant ou généralisant, présentant une épure ou un idéal-type, condensant des traits qui n'apparaissent pas forcément toujours en même temps. Ce serait donc un contresens de prendre l'ensemble de ses formulations au pied de la lettre ou de lire ces extraits d'entretien comme un constat objectiviste en méconnaissant ce qu'il investit de lui-même dans des descriptions qu'il se sent obligé de présenter comme extérieures ou générales alors qu'il ne cesse pas d'y être totalement « pris ». Il faudrait avoir ici à l'esprit l'analyse de la position du porte-parole qui, parlant au nom des autres et hanté par le souci de ne pas les trahir, parle aussi toujours en son nom propre. Ces procédés de stylisation n'enlèvent donc rien au caractère « réaliste » des descriptions dont nous avons évoqué plus haut les fondements objectifs et le fait qu'elles ne s'appliquent bien qu'à une génération d'ouvriers possédant des caractéristiques et des propriétés spécifiques.

Il faut être attentif aux associations d'idées, aux glissements thématiques, à la façon dont il ignore certaines de mes questions ou de mes relances, pour comprendre à quel point il ne s'agit pas simplement d'un discours qui prendrait sens dans l'interaction mais d'une sorte de monologue destiné, au-delà de moi, à un « public » qu'il se sent pour mission d'informer et de convaincre. Connaissant tous les pièges d'un discours sur l'alcoolisme ouvrier, ne serait-ce que parce qu'il a été souvent confronté au mépris à tonalité parfois misérabiliste des classes supérieures, il se considère ici comme un « redresseur

d'image » et veut éclairer les multiples facettes d'une réalité opaque ou simplifiée jusqu'à la falsification.

## *Ambivalence de l'alcool : l'illusion vitale*

Le plus difficile à faire comprendre à ceux qui « ne sont pas passés par là » – c'est-à-dire ni par l'usine ni par l'alcool – c'est peut-être le lien entre l'alcool et le corps : l'« épuisement physique » qu'il faut bien surmonter. L'alcool devient alors la seule ressource, la seule réponse : « ça comble », « ça tue la faim ». Même si l'on sait bien qu'il s'agit d'une illusion – « T'es plein, tu te plantes, ça se termine mal » – , dans le moment l'alcool est vraiment un moyen de « résister », de « tenir ». L'ambivalence est déjà inscrite dans les effets physiques de l'alcool : bien-être qui s'accompagne d'hébétéude – « T'es tranquille » – mais qui porte en lui un danger majeur : celui de l'abrutissement qui semble bien être pour beaucoup d'ouvriers et surtout de militants l'objet d'une sorte de terreur (« devenir un légume », tomber dans une vie végétative...).

Mais non moins difficile à comprendre pour l'intellectuel, celui qui sait qu'il a toujours le droit de parler : le lien entre l'alcool et l'infériorité sociale. L'alcool est l'unique moyen de dépasser sa honte et d'oser prendre la parole, non seulement pour un ouvrier face à ses chefs, mais aussi pour un militant en réunion et même pour un contremaître devant ses supérieurs. « Quand t'es OS et que tu picoles pas, c'est pas vrai, tu prends pas la parole. » L'ambivalence de l'alcool est aussi inscrite dans le rapport à la dignité : il est ce qui permet de l'affirmer et ce qui risque de la détruire.

## *Couper avec l'alcool, couper avec le groupe...*

Mais le discours de Christian C. sur l'alcool possède en lui-même une autre source d'ambivalence : il faut le lire en gardant sans cesse à l'esprit que sa désintoxication est vécue en même temps comme une victoire (« Je me sens mieux ») et comme une perte (« J'ai l'impression d'avoir perdu quelque chose »). Par son ambiguïté même, il permet de mesurer la complexité du rapport entre le militant et « son » groupe : à la fois fusion et

identification quasi volontariste, tentation de rester dans la chaleur protectrice du groupe et en même temps conscience d'une obligation d'en sortir pour le représenter et le défendre. On aperçoit ici, avec l'alcool, un cas particulier de ce balancement entre un attachement émotif et un « recul » qui confine à l'aversion pour des ouvriers tantôt célébrés comme uniques porteurs de l'espoir politique et des valeurs humaines essentielles, tantôt dénigrés comme des aliénés, conformes à la pire image (des « abrutis ») qu'en produisent et qu'en renvoient les classes dominantes. S'éloigner – progressivement – du messianisme politique comme rompre – définitivement – avec l'alcool comporte le risque, insupportable, de se retrouver du côté de ceux qui présentent une vision négative et méprisante du groupe ouvrier. Si ces ruptures sont si douloureuses, c'est qu'elles font courir à Christian C. le risque de détruire ce qui est constitutif de son identité : la perception de soi comme ouvrier.

C'est dans cette perspective qu'il faut lire la description de son malaise lorsqu'il se trouve confronté à l'« obligation » rituelle – la « messe », comme il le dit – de boire en groupe, qu'il s'agisse du groupe de travail ou de divers groupes militants. Cette gêne va plus loin que le simple décalage momentané dans l'interaction ; elle renvoie à une interrogation cruciale sur sa capacité à faire vraiment partie du groupe – d'autant plus qu'il ne dispose ni d'une identité de repli ni d'un groupe de substitution : ce qui éclaire le passage concernant les groupes « anti-alcooliques » mais aussi le sentiment très fort de sa solitude. Comme dans le cas de la formation, la rupture avec les anciennes pratiques ne constitue pas une « trahison » par rapport à ce qui fonde les valeurs « ouvrières » mais bien plutôt un essai balbutiant et parfois désespéré (du fait de l'ampleur du risque encouru) de reconstruire sur de tout autres bases la même recherche de « dignité » qui était à l'œuvre dans le militantisme « fusionnel » qu'il pratiquait autrefois en garniture ou dans toute une série de pratiques ouvrières anciennes.

On voit sur cet exemple l'analogie que l'on pourrait construire entre les attitudes face à la formation<sup>13</sup> et face à l'alcool en ce qu'elles expriment l'extrême difficulté à « sauter le pas », c'est-à-dire à reconstruire une définition de soi et des autres prise encore dans le

13. Il peut s'agir de la formation telle qu'elle est proposée dans l'usine en vue, par exemple, de l'adaptation aux technologies nouvelles ou, hors de l'usine, dans des institutions comme l'Afpa ou le Greta. Pour une analyse des enjeux de la formation, cf. S. Beaud, M. Pialoux, « L'esclave et le technicien... », *op. cit.*

## DOSSIER

*Lieux du travail*

M. Pialoux  
*L'alcool dans l'atelier*

rapport au groupe. Pour la génération de « vieux » OS qui continuent à travailler dans les ateliers de montage, et pour ceux qui en ont été les porte-parole, la « question de l'alcool » et la « question de la formation » peuvent servir toutes deux de révélateur : elles prennent tout leur sens en relation avec la honte de soi et la peur de l'avenir qu'entraîne la conscience d'un vieillissement qui est en même temps une dévalorisation. Ce sont, de ce fait, des questions douloureuses, qu'on n'aborde qu'avec peine. Cette gêne éprouvée à être interrogé sur l'alcool comme sur la formation tient à l'espèce de remise en cause d'une identité ouvrière (difficilement construite et que l'on a cherché désespérément à rendre positive) que les questions formulées sur ces thèmes entraînent presque inéluctablement. On les esquivera dans les deux cas de la même façon, par des boutades, des plaisanteries traditionnelles, l'énoncé de généralités, qui permettent de ne pas « perdre la face » devant un étranger. C'est que, dans les deux cas, la question porte, au fond, à la fois sur l'avenir individuel et sur le rapport au groupe (des « copains »). Si l'on ne peut pas « tout » dire, c'est que l'on engage, par sa réponse, à la fois sa propre estime de soi et la « dignité » du groupe tout entier – comme si l'on avait peur, en racontant à quelqu'un d'un autre monde, de revivre une souffrance confusément éprouvée et rarement affrontée directement. Aussi une interrogation trop brutale heurte-t-elle. La seule parole possible est faite d'anecdotes, de récits d'expériences vécues par soi-même ou ses proches. Il semble qu'on ne puisse procéder, sur ces questions, qu'à des interrogations indirectes. Aujourd'hui les deux questions de l'alcool et de la formation donnent aux OS toute la mesure de leur impuissance. Elles portent toutes deux aux formules fatalistes et résignées. L'alcool : « On ne pourra pas s'arrêter », « On ne peut pas s'empêcher ». La formation : « On n'y arrivera pas », « Ce n'est pas la peine d'essayer », « C'est trop dur pour nous ». On ne peut pas se transformer, « se réformer ». Un étranger au monde ouvrier ne peut pas comprendre cette forme d'abandon de la lutte, de soumission à l'inéluctable. Il ne peut que mal entendre, se tromper, et rapporter une fois de plus le destin ouvrier à la responsabilité de ceux qui se soumettent ainsi à leur destin – image particulièrement insupportable pour ceux qui ont construit leur identité personnelle sur « la lutte », comme ils le disent.

Comme cet essai rompt avec les traditions (à la fois les traditions ouvrières et celles du mouvement ouvrier), il s'effectue sans cadre de référence et même sans grande perspective constituée. Mais il est frappant que l'on ne trouve dans le ton de Christian C. parlant des ouvriers qui « n'ont pas pu décrocher » aucune trace de mépris ou de prise de distance mais bien au contraire une grande compréhension sur fond de colère. Colère contre les patrons et le système – vieille colère qui reste intacte. Nouvelle colère, aussi, contre ceux qui restent figés dans des comportements qui ont perdu leur cohérence (et lui paraissent de ce fait voués à l'échec). Colère enfin, plus impuissante encore, contre la perte des repères anciens et peur devant l'absence d'une relève.

– [Christian parle d'un ancien copain.] Lui, tant qu'il aura pas compris... De toute façon, on peut rien lui dire, ça sert à rien. [silence] A l'usine, je sais pas, l'alcool, c'est compliqué. En fait, ça touche qu'une population, mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que... souvent, c'est la population française... C'est un truc de rassemblement en même temps, tu vois. C'est sûr qu'à un moment donné, sur les chaînes, t'as les Français qui bouffent ensemble parce qu'il y a la bouteille de rouge au milieu. Et c'est aussi une façon de se... de se démarquer, du reste de la population en fait, de recréer des liens. Quand le groupe devient en danger, on se serre... [sert] de n'importe quel moyen, et le moyen, c'est celui-là. Et puis, y a aussi, moi je crois, la fatigue... même si elle a toujours existé, je crois que la contrainte de la productivité, comme le dit Calvet, allant plein pot... et puis... tout cet aspect qui te tombe sur la gueule, l'informatique, le robot, que toi, tu comprends plus et que t'as pas envie forcément de comprendre parce que c'est trop. Et donc, t'as envie de demeurer dans ce schéma de l'ouvrier qui se saoule la gueule avec le litre dans la poche, tu sais, tu préfères rester dans ce schéma-là et je crois que c'est ce qui est en train de se passer dans la vieille carrosserie, dans tous les vieux ateliers.

– C'est aussi une manière de résister à ces nouvelles propositions...

– Oui, tout au moins à l'incompréhension, tu vois. Comment qu'on peut pousser... jusqu'à l'épuisement physique, pratiquement, le mec, puisque le mec, il ressort complètement crevé. Et puis, comment résister aussi ? Quand t'es crevé, qu'est-ce que tu fais ? C'est vrai que l'alcool comble à un moment donné. Moi, je l'ai vécu : ça comble. Ça tue la faim, t'es tranquille, t'as pas... physiquement, tu tiens mieux. Tu tiens mieux, pendant qu'une période, ça c'est sûr, mais tu tiens mieux quand même pendant une période. Et en même temps, tu crées un lien social avec les autres. Quoi de mieux ? Que demande le peuple ? Bon, je pense que ça picole plus que ça a jamais picolé, sauf que c'est beaucoup plus surveillé, parce qu'avec les robots, tu peux plus te permettre tellement d'avoir des mecs pleins à côté et avec la production à zéro défaut, etc., maintenant, il y a des autocontrôles, donc systématiquement, quand le

# DOSSIER

*Lieux du travail*

M. Pialoux  
*L'alcool dans l'atelier*

mec se plante sur une bagnole, dix mètres plus loin, quelqu'un d'autre sait ce qu'il a fait comme connerie et donc remonte, va lui dire son défaut. Si le mec est plein, c'est vrai que ça se termine mal. Donc, chacun se cache. Et ça, c'est d'autant plus grave...

– Ou alors, il boit après...

– Oui, ou il boit avant. Ces temps-ci, ils nous ont envoyé un mec dans l'atelier, parce qu'il y a trop de production par rapport au nombre de personnes qu'on est, et bon, le mec, à 7 h et demie, le matin, il sent le vin. Qu'est-ce que tu veux, il a cinquante ans, je vais pas aller lui expliquer... C'est son problème, je m'en fous. Maintenant, je m'en fous. Encore plus maintenant. Je dis que ça se résout individuellement, c'est pas facile, y a pas de miracle, y a pas de recette, y a rien. C'est pas parce qu'on va aller dire au gars : "Va te faire traiter" ou n'importe quoi, que ça va changer quelque chose... Souvent, les mecs qui boivent aussi, c'est ceux qui sont restés dans les blocs. Et ça, je crois que les deux en même temps : le surplus de production, plus l'habitat, je crois que les deux réunis font que ça disjoncte. C'est presque systématique dans ce que je vois. Ceux qui ont une baraque, souvent, ils ont une cave chez eux [...] et ils emmènent leur bouteille à l'usine. Mais ceux qui habitent dans un bloc, eux, ils passent au magasin qui leur en vend à la sortie de l'usine. T'as ceux qui sortent au casse-croûte, et ça Peugeot l'a très bien suivi. [...] Peugeot oblige les mecs à prendre un bon de sortie pour se tirer de l'usine, même pendant le casse-croûte. Ton bon de sortie, quand t'arrives à la portière, tu le donnes au chiourme. [...] Peugeot arrive facilement, en prenant ces bons de sortie, à remonter sur deux mois ceux qui sortent systématiquement pendant le casse-croûte. Donc, il sait à peu près qui... Bien sûr, il y a peut-être 5 % de gars qui sortent pour acheter leurs journaux ou leurs cigarettes. Mais 95 % des gars qui sortent y vont pour boire un coup dehors. Alors, ceux-là, c'est le noyau d'alcoolisme, parce qu'ils ne veulent pas boire à l'intérieur. Ils boivent à l'extérieur. Mais c'est sûr qu'en rentrant, ils ramènent quelque chose [rires]. C'est le flicage qui est fait. Donc, chacun se cache, puisque tout le monde se sent coupable. Le mec qui rentre un litre, il sait qu'il a pas le droit. Il sait que Peugeot le sait. Mais tant qu'on l'emmerde pas, il se cache, il se dit : "Bon, tant que je me planque, il y aura rien." Alors, après, l'alcoolisme... bon, ça finit mal, quoi. Ça finit mal, mais dans le vieillissement surtout, dans le vieillissement. C'est très difficile d'en parler.

Quand tu attaquais le problème en garniture : "à 40 ans", le chef d'atelier disait : "On enlève les gars du carrousel." Mais en même temps, il savait très bien qu'à quarante ans, le mec avait picolé pendant vingt ans. Ça faisait vingt ans qu'il était en garniture : soit le mec il partait en cure [de désintoxication], soit il pouvait tenir un poste que comme ça, en picolant... Alors, il est vrai que ça picole à tous les niveaux. J'ai connu des mecs qui picolaient à la direction générale. Mais d'une autre façon : c'est pas le même genre d'alcoolisme quoi.

– Chez les contremaîtres, ça a aussi l'air d'être une habitude...

– C'est la mal-vie... Le boulot de contremaître, je crois qu'il n'y a rien de plus dégueulasse. Le contremaître, il doit régler les

problèmes sociaux de l'atelier au niveau du personnel parce que, quand le chef d'équipe veut pas se mouiller, il met un avertissement, mais c'est le contremaître qui vient le donner et puis qui engueule le gars, ou que le gars engueule. Et un cadre ne va jamais engueuler un chef d'équipe, non, c'est le contremaître, c'est le rapport hiérarchique normal. C'est le tampon entre les deux. [...] Et je crois que chez les contremaîtres, c'est très mal vécu. J'en discutais avec T. [un contremaître qu'il connaît bien], qui m'a dit : "Moi, quand j'arrive à parler en réunion... si j'ai pas picolé, j'arriverai jamais." Moi, j'ai eu le même problème. Je crois que y a l'alcoolisme ouvrier, mais y a aussi l'alcoolisme militant que je mettrais à part, j'en ferais un chapitre : dans les rapports de force qui sont liés entre militants, entre les catégories sociales, OS, ouvrier professionnel, ETAM et cadres, quand t'es OS et que tu picoles pas, c'est pas vrai, tu prends pas la parole. Moi, j'ai vécu huit ans de comité exécutif sans qu'aucun de mes copains OS prennent la parole. Il fallait les sortir, aller au bistrot, leur donner trois demis et puis là, ils commençaient à gueuler... Mais ce qui est dégueulasse, je veux dire, c'est que ce droit au langage, le droit à la vie quoi, soit pas... respecté. Etre obligé de picoler pour arriver à prendre la parole devant trente personnes, c'est l'inégalité, ça, c'est le pire. Et si on règle pas cette inégalité à l'école, il faut plus s'étonner après que le gars picole pour causer, simplement pour causer, pour se faire comprendre, pour arriver à discuter. T. est dans le même cas : quand il a quelque chose à réclamer pour les gars de son atelier, dans les réunions de cadres, il picole avant. Bon, ça devient quand même grave. Alors après, tu les vois sucer des bonbons. Mais y en a combien ? Moi, tous ceux que j'ai eu pour contremaîtres étaient dans le même cas : ils suçaient leur pastille Valda en réunion quoi, pour enlever le goût.

– Ah ! c'était pour enlever le goût ?

– Ben oui, ça enlève l'odeur. Mais enfin bon, ça devient dur à vivre, le mec qui arrive à cinquante-cinq ans et qui est obligé de vivre comme ça... T. est quelqu'un de très intelligent, de très très fin. Mais quand je suis parti en cure, je lui avais dit : "J'en ai marre, faut que j'arrête, j'ai décidé d'arrêter." Il m'avait dit : "Mais, j'ai le même problème, moi, j'arrive pas, moi, à aller aux réunions sans picoler. Sinon, j'arrive pas à leur causer à ces cons-là. J'ai envie de leur casser la gueule, mais j'ai pas envie de leur causer." Et c'est ça, le fond du problème. Alors, y a deux aspects : y a celui qui ne tient plus la cadence parce que... bon, le vieillissement, donc qui se refait une santé, qui essaye d'oublier, plein de trucs, une hantise du progrès, enfin le progrès entre guillemets, la robotique qui est là, qui le fait chier, donc... et puis y a les problèmes familiaux aussi, en même temps, parce qu'il y a tout le reste, hein, l'habitat, etc., tout le bordel. Et puis, y a celui du militant qui, simplement, veut se faire entendre : y a quelque chose qui va pas, qui est pas compris, qui a envie de s'affirmer aussi davantage, de hurler, et puis... C'est très dur. Moi, je ne sais pas si j'aurais été capable d'ouvrir ma gueule si je n'avais pas picolé. Je sais pas. Tu comprends ? Et je crois que chez les militants, c'est remarquable. Entre B. qui est toujours lucide, qui boit pas et ça depuis toujours, depuis vingt-cinq ans, et puis tous les autres qu'on a vu défiler : le casse-gueule à quarante ans, quoi ! C'est des mecs qui disparaissent...

# DOSSIER

*Lieux du travail*

M. Pialoux  
*L'alcool dans l'atelier*

– La fête de la CGT, l'autre dimanche, y avait D. [un responsable] qui filait à boire aux nanas qui étaient à côté de lui et qui voulaient pas boire, et qui, en même temps, pouvaient pas refuser...

– Bon, y a aussi que l'alcool donne cet effet-là : des relations sociales s'établissent beaucoup plus facilement, c'est vrai aussi. Mais ça ne dure qu'un temps. Si tu le sais pas avant, bon... [silence], t'as vite fait de plonger. Je l'ai vu, moi... Le problème, c'est que quand t'arrêtes de picoler, tu te coupes, t'es coupé complètement. Parce que tu peux bien aller au bistrot une fois de temps en temps boire un jus de fruit avec les copains, mais t'as pas soif au point de... bon, ça te fait plutôt chier. T'es là, parce que y a une bande de copains, c'est tout. Mais tu perds une ambiance, t'as perdu un rythme de vie.

– Et puis, t'es en porte à faux...

– Y a ça aussi. Quand je passe en chaîne, maintenant, j'ai plus envie de m'arrêter. L'autre fois, j'ai refile des vis à un mec qui en avait besoin en chaîne. [...] Le mec me donne une bouteille. Qu'est-ce que tu fais ? Tu vas lui expliquer que tu ne bois plus ? Parce que gnagnagna... T'as pas envie d'expliquer. Tu prends la bouteille et puis tu la donnes au vieux de l'atelier. Lui, il se saoulera la gueule, deux fois au lieu d'une. Tu vois, c'est ce genre de relation fausse. Je suis en train de me couper de plus en plus socialement. Bon, maintenant, comment faire ? C'est pas pour ça que je vais me remettre à picoler !

– Oui... tu peux établir des relations avec des gens qui picolent pas de cette façon-là...

– C'est une histoire de temps. C'est très long... C'est un tissu que je perds. C'est dommage, parce que c'est aussi mes informateurs que je suis en train de perdre. C'est-à-dire qu'en même temps, c'était mes réseaux de connaissance... c'était des îlots de résistance aussi, c'était ceux-là...

– On parlait de ton décrochage par rapport au militantisme... ça en fait partie...

– Ça en fait partie. C'est un gros problème. Tu ne vas pas à un repas de militant sans vin d'honneur à la fin. Tu ne vois pas de remise de médaille sans vin d'honneur. Même la direction le fait. La fameuse médaille du travail : champagne à volonté ! Le mec qui picole pas, il a rien, il boit rien, lui. C'est... même les patrons, là-dessus, ne disent rien. Tu ne peux pas l'aborder, ce problème-là. Je crois que c'est impossible à aborder.

– [...] Et les jeunes finalement, ils boivent aussi ?

– Beaucoup, moi je trouve. Dans les copains de mes gosses, qui ont quinze, seize ans, ils picolent deux fois à trois fois comme moi je picolais à leur époque. Ils picolent beaucoup. Beaucoup, beaucoup. C'est une période... est-ce que c'est une période ? Est-ce que c'est... ? Bon, je crois qu'il y a les deux : y a l'incertitude, c'est pareil. Faut voir la tranche de génération : ils sont dans la merde aussi. Qu'est-ce qu'il va devenir un gamin qui a dix-huit ans à Montbéliard ? Qu'est-ce qu'il va devenir ? C'est l'âge où il a besoin de fric, c'est l'âge où il a besoin de faire le tour du monde et puis,



c'est l'âge où il est complètement coincé quoi. Qu'est-ce qu'il lui reste, à part la panthère rose ? Moi, je vois l'avenir un peu bouché par rapport à lui. C'est sûrement pas la solution, mais en même temps... J'irais pas lui dire... lui faire une leçon de morale. Enfin, je sais pas, je me l'interdis. Je suis pas tombé encore là-dedans.

– A un moment, tu voulais militer aux Alcooliques anonymes.

– J'ai pas trouvé de mouvement. J'ai regardé. Y a Vie libre, qui est un truc très paroissien, presque. Comment dire ? Les petits repas les uns chez les autres, les anciens malades alcooliques chez qui on amène le gâteau et puis, on boit sa bouteille d'Orangina, tous à table... [soupir]. J'ai pas envie quoi. Je comprends ceux qui le font mais... Et puis, y a Alcooliques anonymes aussi, qui me paraît plus intéressant... Y a beaucoup d'anars dedans [rire], il paraît qu'ils sont très marrants. Mais il faut monter à Besançon pour une réunion une fois par semaine. Y aurait un truc d'Alcooliques anonymes dans le coin, sûrement que j'irais parce que je crois que c'est bien d'en parler quoi, de temps en temps, de ne pas se sentir isolé, coupé socialement, justement quand tu ressens la rupture sociale quoi.

– Et tu n'es pas travaillé par le désir de reboire, quelquefois, avec tes copains ?

– Non... non. J'ai pas cette envie-là. Jusqu'à maintenant, ça m'a pas... Je me sens mieux, vraiment mieux. Mais en même temps... en même temps, mal à l'aise, parce que, je te dis, je perds des contacts, je perds des trucs. Je suis pas encore, si tu veux, intégré dans ces groupes où on peut venir sans picoler... Je crois qu'ils aimeraient, les copains, que je revienne...

– Mais ça serait dur, parce qu'il te faudrait subir toujours les mêmes plaisanteries... Avant qu'ils t'aient admis comme étant...

– Bon, c'est compliqué... et pas compliqué, quoi. Mais j'ai plus envie de perdre du temps. Alors bon, j'évite aussi certaines formes de réunion. L'Association de parents d'élèves, par exemple, j'aime pas. Où la secrétaire nous oblige à boire deux litres. Je déteste ce genre de truc, d'obligation morale qui est faite, où on te met un verre de vin devant toi, quoi. C'est le genre de truc qui fait que j'ai plus envie d'aller en réunion. Tu comprends ? C'est pas son vin qui me déplaît, c'est ce genre de messe qui est faite autour. Ça part d'un sentiment très gentil, mais j'ai pas envie de l'assumer quoi, j'ai envie de me barrer, j'ai pas envie d'aller en réunion dans ce genre de truc. [...] La dernière fois, j'ai dû me barrer. Et en plus, parce que t'es un bonhomme, on te fout un verre de vin... Elle a foutu un verre de limonade à la bonne femme qui était à côté de moi, et puis à moi, elle me fout un verre de vin !

– Pourtant, elle te connaît...

– Oui, mais c'est... très compliqué. Mes frangins par exemple ! "Oh, un petit verre, ça te fera pas de mal." Et même encore maintenant ! Et je leur dis : "Non, c'est pas comme ça, ça marche pas comme ça. Et puis bon, c'est tout." Les toubibs aussi sont cons, les toubibs. Un jour, j'allais pas, y a trois ans de ça, j'allais pas du tout. Je vais voir B., je lui dis : "Il me faudrait un papier pour aller en cure, je picole de trop, ça va pas." Il me dit : "Mais non, t'es pas alcoolique, t'en fais pas." Ben oui, tu parles ! [...] Et à l'usine, c'est pareil. Bon, y a des mouvements anti-alcooliques à

## *Lieux du travail*

M. Pialoux  
*L'alcool dans l'atelier*

l'usine, mais eux, c'est les pires. Je crois qu'ils n'ont rien compris. C'était de mauvais alcooliques. Tu vois, ils n'ont jamais assez bu pour savoir ce que c'était. Tu vois, c'était des pauvres, parce que c'est vrai, t'as plusieurs niveaux. T'as celui qui s'est défoncé systématiquement tout seul. Il s'est jamais défoncé à l'alcool en groupe, il n'a jamais chahuté, il n'a jamais vu... non, il n'a jamais fait de connerie quand il était plein. Il s'est défoncé tout seul, comme un con dans sa cave. Et c'est ceux-là qui s'occupent du mouvement alcoolique.

– Et puis, il y a sans doute le problème du rapport qu'ils ont avec Peugeot...

– Ben, Peugeot les paye ! Alors, ils chassent, ils chassent celui qui picole, mais ils chassent pas le bon client quoi. Ils chassent toujours pour moucharder, quoi. C'est con, quoi, parce que c'est souvent des braves types et ils les foutent dans la merde. Ils les envoient en cure [...] Ils prennent le mec en chaîne, ils l'emmènent en ambulance avec deux chiourmes dans un hôpital... Et puis, ils enferment le mec pendant trois semaines. Ils le bourrent de calmants pendant trois semaines, de vitamines, machins, piqûres, piqûres... Au bout de trois semaines, le mec il a pas bu, forcément, donc ils le considèrent comme désintoxiqué. Ils le relâchent dans l'usine sous surveillance. Donc, c'est ces mecs-là qui le surveillent. Alors, il tient une semaine, deux semaines, trois semaines. Et puis bon, il va dans le vestiaire boire un coup, deux coups, trois coups et puis il a replongé quoi. Et puis ils n'ont rien résolu. Ils ont fait leur métier [...] Y a deux copains qui ont arrêté de picoler depuis que je picole plus.

– Dans ton atelier ?

– Dans mon atelier de retouches. Mais en même temps, ça m'emmerde, parce que j'avais pas envie qu'ils s'arrêtent de picoler forcément.

– Tu voulais pas faire de prosélytisme ?

– Je leur ai dit : “Moi, j'arrête de picoler, donc maintenant je bois des jus de fruits” et puis terminé. Souvent, le vendredi, la grosse [...] nous préparait une tarte... alors, les copains amenaient une bouteille et puis c'est tout quoi, c'était le vendredi après-midi et puis c'était fini ! Et moi, du jour où j'ai dit : “Moi, je bois de l'Orangina”, bon, c'est tout... y en a deux qui ont arrêté. Mais bon, ils me gênaient pas en buvant leur canon...

– Ils se sont arrêtés de boire ?

– Mon copain qui est veuf, il s'est arrêté brutalement, complètement, définitivement, lui. Mais il me guette. Il dit : “Si jamais tu reprends, je reprends.” [rires] Mais en même temps, ça fait partie du truc. C'est ça aussi la confiance à un moment donné... [...] Y a des femmes qui picolent aussi, dans l'usine, c'est très très grave. Enfin grave ; ou non ? Je sais pas... J'ai du mal à porter des jugements. Je te dis moi, ce qui m'a paru le plus dramatique, c'est... le mouvement syndical, tu vois, sa disparition par rapport au mec qui doit arriver plein dans une réunion. Moi, c'est comme ça que je vois les choses maintenant. Je dis : tant qu'ils se saouleront la gueule pour pouvoir causer, on n'avancera pas. C'est ça le déclin du mouvement syndical. L'Union soviétique est là pour le prouver... [...]

Mais comment se fait-il qu'un mec, à dix-huit ans ou à vingt ans, n'arrive pas à causer devant trente personnes ! Moi, c'est ça qui me pose problème. C'est ça la différence. Y a une inégalité à ce niveau-là. [...] Mais c'est tes copains, c'est tes copains. Non, mais je te dis, ça me pose un problème par rapport à l'inégalité. [...] Pourquoi les professionnels ont tenu le syndicat ? Mais c'est eux qui pouvaient parler... C'est vrai que c'est très dur d'entendre un immigré prendre la parole pendant un quart d'heure, avec tout ce que ça comporte au niveau du langage, etc. C'est dur à l'écoute... Remarque, y a un mec qui picolait pas au syndicat, on l'appelait "Effectivement". Il savait dire que ça, "effectivement". Il était délégué en mécanique-nord. On comptait. [rire] Trente ! C'était le plaisir de parler. Mais il picolait pas. Il aurait mieux fait de picoler...

[...] Moi, j'appelle la fête de *l'Huma* le plus grand bistrot de France. A la fête de *l'Huma*, tu rencontres plus de mecs pleins que de gens à jeun quoi. T'as que des bistrots... J'aime bien les petits vins de pays, mais enfin bon... on n'est plus en 36... [rire]. Ça me fait penser à ça la fête de *l'Huma* : le défouloir. Dans tous les congrès, t'as le vin du congrès par exemple. Je crois que le mouvement ouvrier a été capable de récupérer ça. Enfin, ç'a toujours été comme ça : déjà Zola... Mais enfin, c'est dommage, chez les militants surtout. Je crois que les militants ont gardé la tradition. Y a une certaine partie de la classe ouvrière qui s'en est débarrassé. C'est vrai, y a des gens qui vivent tout à fait bien, autrement, mais chez les militants, c'est resté fortement ancré. Est-ce que c'est le goût du groupe, est-ce que c'est la réunion, est-ce que c'est... autre chose ? Je sais pas, moi.

On a le sentiment que, hors de l'atelier comme dans l'atelier, alcool et politique sont indissociablement liés comme deux produits, parmi d'autres, d'une même histoire nationale. C'est sans doute parce que le mouvement ouvrier français partage, bon gré mal gré, une culture masculine de sociabilité à laquelle il manquerait quelque chose si on lui enlevait l'alcool, que la rupture avec l'alcool entraîne forcément une sorte de désocialisation politique. Pour revenir sur la situation des militants dans les ateliers, on voit bien comment l'alcool constitue à la fois un élément culturel qu'un groupe peut utiliser comme mode d'expression collectif (pour fêter un événement exceptionnel) et en même temps une ressource de parole indispensable pour des individus qui ont une conscience particulièrement nette de leur position dominée et qui ne peuvent cependant échapper à l'« obligation » de s'exprimer en public. On voit aussi comment ces deux aspects peuvent se « contaminer » pour faire de l'alcool comme une intersection idéale entre une « culture militante » (culture de la parole, de la prise de parole et du sens, qui renvoie toujours à une éthique) et une culture ouvrière (dont il

faudrait restituer la genèse en termes de rencontre, jamais gagnée d'avance, entre les pratiques de différents sous-groupes parmi lesquels certaines cultures locales, régionales, paysannes ont une importance particulière). C'est ce rapprochement autour d'un élément sur lequel existe un certain consensus (même si tous sont conscients de son ambivalence) qui explique comment les militants dans l'atelier peuvent transformer – sur fond d'une stigmatisation et d'une morale répressive fortement anti-alcoolique et qui, elle, ne fait pas le détail – une pratique collective « neutre » et bon enfant en rituel ouvertement dirigé contre le règlement et lui donner, à certains moments seulement, une tonalité nettement agressive.

Si une telle « alchimie » dépend toujours de conditions locales et conjoncturelles et n'est donc jamais assurée de se produire, les changements en cours – qu'on a vus à l'œuvre dans l'usine Peugeot depuis 1984 – remettent en question certaines de ses conditions structurelles. En effet, l'effondrement – certes progressif mais qui s'est accéléré depuis la chute du mur de Berlin – du mythe du « socialisme réel » et de bien des formes du messianisme politique ruine, au moins temporairement, les fondements anciens des manières de penser politiquement. Les effets d'une telle conjoncture se font d'autant plus sentir que l'isolement d'une génération ouvrière qui vieillit place les vieux ouvriers et notamment les OS en situation de faiblesse, de repli et de démoralisation. Dans un tel contexte, les nouvelles formes d'organisation du travail semblent un obstacle de plus à la reconstitution d'un nouveau mode de politisation ouvrière ; cependant, elles n'entament pas les conditions « infrapolitiques » d'une mobilisation sur fond d'opposition latente ou larvée – par la recreation, incessante, des rapports interpersonnels dans les milieux de travail. Aussi ne peut-on pas exclure que, même dans les nouveaux ateliers, qui rendent en apparence impossible le maintien de ces rites d'opposition dont les vieux ateliers étaient le cadre, se recréent de nouvelles « traditions » – un nouveau sentiment d'appartenance à l'univers ouvrier.